



*Communautés idéales,
La rencontre de l'utopie*

*Communautés idéales,
La rencontre de l'utopie*

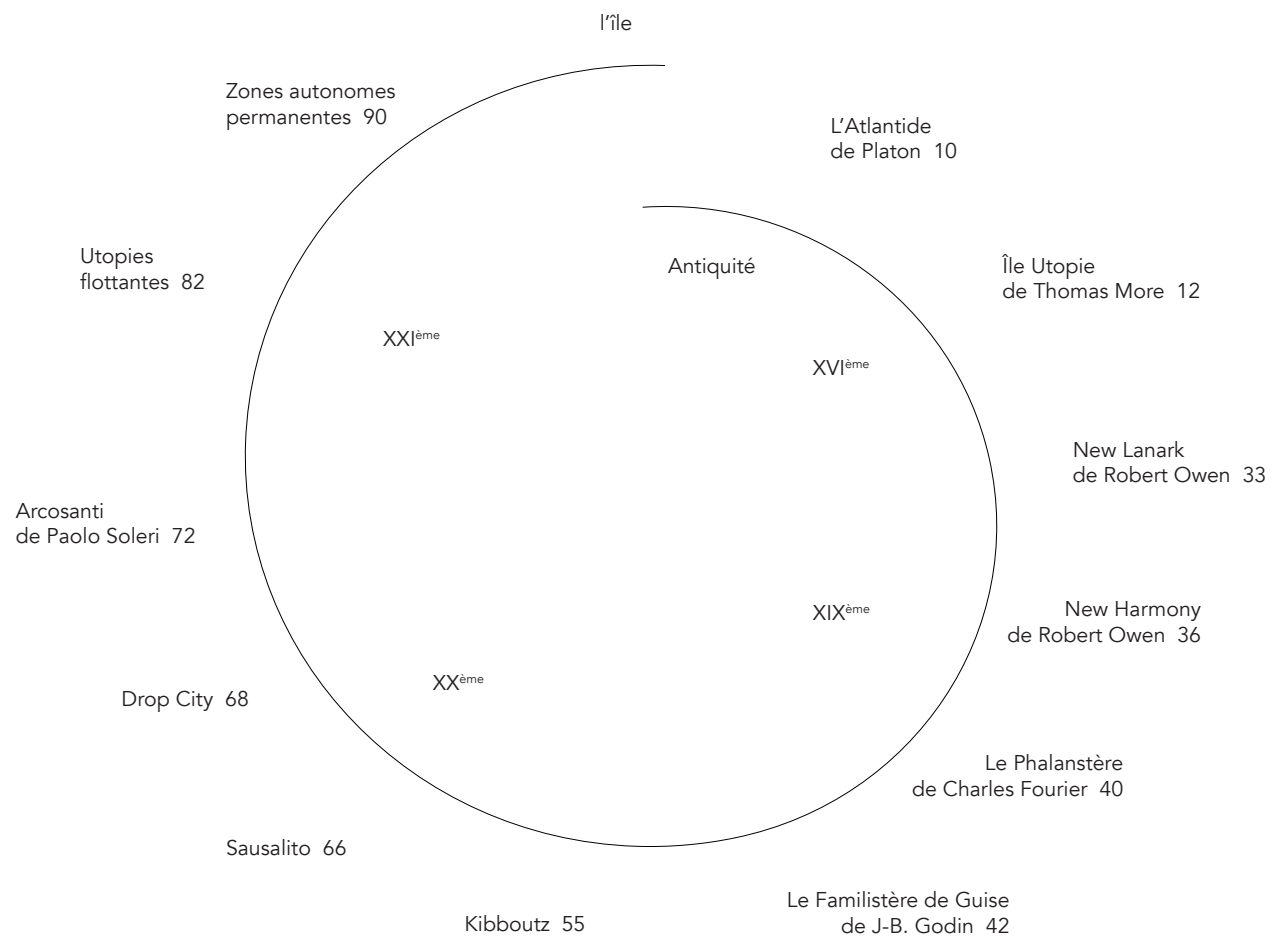
Enoncé théorique
EPFL 2015 - 2016

Dorine Verolet

sous la direction de:
Professeur énoncé théorique, Yves Pedrazzini
Directeur pédagogique, Inès Lamunière
Maître EPFL, Marlène Leroux

Communautés idéales, La rencontre de l'utopie

Avant - propos	5		
Introduction	6		
 PARTIE I			
MIEUX HABITER LE MONDE			
 Utopie, sources fondatrices	10		
L'île de Thomas More	12		
Communauté ancestrale	22		
Communauté et utopie, Forme et figure	26		
 PARTIE II			
UTOPIES RÉALISÉES			
 Socialisme et utopie	30		
Communautés utopiques	33		
Influences	52		
La coopérative	54		
		PARTIE III	
		RENOUVEAU COMMUNAUTAIRE	
		 Utopie et urbanisation	62
		Mouvements communautaires	64
		 PARTIE IV	
		AVENIR COMMUNAUTAIRE	
		 Les utopies aujourd'hui pour demain	81
		Vers une autonomie	85
		Écologie ou l'expérimentation locale	89
		Lieux <i>autres</i>	90
		 Conclusion	92
		Bibliographie	94



AVANT-PROPOS

Ce travail est né en rêvant d'un autre monde. Cette naïveté s'est nourrit de la pensée utopique. L'utopie incarne le rêve d'un autre monde, un monde meilleur.

L'utopie efface les frontières entre le rêve et la réalité. Pourtant, le problème reste réel: la population urbaine augmente et l'attraction des villes sur les campagnes en est une cause.

Cette pression démographique alimente le débat sur l'avenir des villes et les solutions envisageables prolifèrent en tous sens. La solution est-elle de l'ordre du rêve? Et si l'avenir des villes résidait ailleurs?

Que faut-il pour faire un tout? Comment un territoire peut-il devenir autonome? C'est le point de départ de ce travail.

L'utopie est abordé sous l'angle de la communauté, forme primitive de vie entre individus. Parler de communautés utopiques, c'est questionner son fonctionnement et son rapport à son environnement. Les exemples d'études choisis s'ancrent hors des villes, ils abordent la notion d'autonomie et du sens collectif. La communauté utopique, outils pour imaginer un *mieux habiter le monde*?

INTRODUCTION

COMMUNAUTE

« Groupe de personnes vivant ensemble et ayant des intérêts communs. »

Ainsi, la communauté comme association de personnes possède un intérêt commun, un objectif, un idéal de vie, dont la finalité peut être le bien commun. La communauté est génératrice de lien social, elle représente un ensemble, un tout. La communauté pour exister possède un lieu, elle s'ancre dans un territoire.

Définition
<http://www.linternaute.com/dictionnaire/fr/definition/communaute/>

UTOPIE

« Construction imaginaire et rigoureuse d'une société, qui constitue, par rapport à celui qui la réalise, un idéal. »

L'utopie évoque le besoin essentiel de l'homme à se projeter dans un monde meilleur, miroir de ses aspirations. En traversant les âges, elle a revêtu des nuances diverses pour bon nombre de penseurs. L'utopie possède donc plusieurs facettes, elle est multiple. Ce qu'elles portent en commun, c'est de questionner le fonctionnement de l'ensemble, du tout. A la différence de la communauté, l'utopie n'a pas de lieu, c'est son principe même.

Cependant, très tôt, des ouvrages s'illustrent, des sociétés désirent élaborer un univers visuel, matérialisé en correspondance avec leur façon de regarder le monde et d'organiser leur vie. Alors l'utopie s'incarne, elle invente ses lieux et ses mœurs. Sa forte puissance onirique provoque des visualisations, elle prend forme, elle se concrétise.

Définition
<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/utopie/80825>

Communauté et utopie, ce travail propose, par l'union de ces deux mots, d'explorer leurs rencontres.

Comment la pensée utopique s'est-elle concrétisée à travers les communautés ? Comment l'organisation spatiale de la communauté permet-elle le reflet de l'idéal social à travers sa forme architecturale ?

La première partie de ce travail a pour objectif de définir la communauté à travers le récit de Thomas More et d'un exemple d'une communauté ancestrale. Le récit de Thomas More représente le moment où la pensée utopique prend forme comme porteur d'idéal social. Par sa description, il illustre l'ensemble du fonctionnement de la communauté selon ses valeurs. Que faut-il pour qu'une communauté fonctionne dans son ensemble ? Le thème du territoire, de la production et de la vie communautaire sera abordé afin de définir en quoi la communauté peut-elle être autonome. La suite du chapitre, par le biais d'un exemple vernaculaire de communauté, illustrera comment cette autonomie peut se concrétiser en forme architecturale.

Dans un second temps, associant l'utopie à la communauté, cette recherche développera au début du 19ème siècle, la pensée utopique matérialisée à travers les idéaux du socialisme utopique. Ce courant prit naissance dans un contexte de forte industrialisation. Les communautés sont ainsi caractérisées par une volonté de retranscrire leurs valeurs sociales dans l'espace. Elles posent les principes de l'organisation : Comment s'ancre t-elle dans le territoire et comment ? Quels sont les éléments structurants de la communauté utopique? Comment les dispositifs architecturaux permettent-ils l'expression des liens sociaux? Ces expériences de communautés utopiques seront décrites et leurs influences seront exposées notamment dans leur évolution sous forme de coopérative.

Après le courant socialiste utopique, la pensée de communauté s'oublie dans les utopies par une forte urbanisation, caractéristique du début du 20ème siècle. La troisième partie a pour souhait de mettre en évidence la réapparition des communautés. Dans les années 1960, de multiples communautés se manifesteront notamment aux Etats-Unis. Ce retour à la communauté dans l'utopie souligne la nécessité d'un retour à une nouvelle harmonie entre l'homme et son environnement. Ce besoin s'inscrira dans l'émergence du mouvement écologique comme forme d'autonomie.

La dernière partie se focalisera sur la période d'aujourd'hui et de demain. Elle questionne l'utopie et la réponse qu'elle offre à travers la communauté. Face au défi démographique, l'utopie est à la recherche de nouveaux lieux d'expérimentations. A défaut de pouvoir coloniser la terre, les hommes projettent d'envahir la mer. Vivre sur l'eau, nouvelle utopie alimentée par le mythe insulaire? Mais quel idéal projette t-elle ? Qu'apporte aujourd'hui la communauté utopique ? Est-elle viable ? Comment peut-elle s'exprimer ? Par le biais de plusieurs philosophes, la question de la nécessité d'autonomie sera abordée. La fin du 20ème siècle lègue une utopie inséparable de l'utopie écologiste. Ce rapport de l'homme avec son environnement sera également développé. La fin du chapitre conclura par la notion d'expériences territoriales locales et de leur légitimité aujourd'hui. Communautés utopiques, utopie du 21ème siècle?

PARTIE I

Mieux habiter le monde

UTOPIE, SOURCES FONDATRICES

Utopie, provenant du grec « topos » signifiant l'endroit et du préfixe négatif « u », décrit un lieu qui se trouve nulle part. La ressemblance avec le terme « eutopia », « eu » bon, donne l'expression d'un lieu qui ne se trouve nulle part mais qui incarne le bon endroit, le lieu du bonheur.

L'idée d'utopie apparaît bien avant que la notion soit mise en mot. Elle trouve ses racines dans la mythologie, la philosophie grecque et la doctrine chrétienne. La démarche utopique puise ses sources dans des traditions très anciennes comme celui de l'âge d'or, du pays de cocagne, celui du paradis terrestre ou encore de la cité idéale de Platon.

Propos inspirés du livre
Villes rêvées de Patrice
de Moncan

Dans l'Atlantide, Platon décrit une communauté d'une taille limitée d'environ 5'000 personnes, nombre qu'il estime maximal pour maintenir harmonie et unité. La cité prend place sur une île, grande, close car entourée de mer. L'abolition de la propriété privée permet l'organisation de la société, « manquer de rien, sans rien posséder ». Le bien commun définit un mode de propriété conçu pour assurer l'harmonie collective. Platon imagina sa cité dans un lieu sans lieu, une île engloutie par les eaux, pour éviter toute censure politique. L'utopie incarne une conscience, une morale.

« L'utopie est d'abord textuelle, l'utopie se raconte et ne se voit pas. »

Citations du livre *Jules
Vernes, aux confins de
l'utopie*, de Nadia Minerva

« L'Eternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant. Puis l'Eternel Dieu planta un jardin en Eden, du côté de l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait formé. L'Eternel Dieu fit pousser du sol des arbres de toute espèce, agréables à voir et bons à manger, et l'arbre de la vie au milieu du jardin [...] Un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin, et de là il se divisait en quatre bras. Le nom du premier est Pischon; c'est celui qui entoure tout le pays de Havila, où se trouve l'or. Le nom du second fleuve est Guihon; c'est celui qui entoure tout le pays de Cusch. Le nom du troisième est Hiddékel; c'est celui qui coule à l'orient de l'Assyrie. Le quatrième fleuve, c'est l'Euphrate. L'Eternel Dieu prit l'homme, et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et pour le garder. »

Genèse, chapitre 2 : 4-15

A la période de la Renaissance, par l'essor que connaissent les villes et par la redécouverte de l'antiquité, se développera plusieurs visions utopiques de la cité idéale à travers la peinture. Cependant, les thèmes représentés ne portent que rarement sur une idée philosophique ou sur un problème social ou politique. C'est la recherche de formes harmonieuses et de proportions parfaites qui seront au centre des préoccupations.

C'est par des personnages clés comme Thomas More, Tommaso Campanella ou Francis Bacon que la représentation de la cité se chargera d'un idéal de société, critique envers la leur. Ils puiseront dans les mythes anciens et dans celui de Platon pour l'élaboration de leurs visions.

Le terme prend forme pour la première fois par la plume de Thomas More, humaniste anglais, au 16^{ème} siècle. C'est dans son livre *Utopia*, publié en 1517, qu'il met en mot ce concept et fonde, par la même occasion, un nouveau genre littéraire. Thomas More représente par son récit la pensée majeure de ce qui constituera la vision utopique. Il propose par la description de son île rêvée, une société basée sur la propriété collective et la vie communautaire. Ces principes diffèrent tant de la société anglaise de son époque qu'ils en forment son antithèse.

Tommaso Campanella, philosophe italien, auteur de la Cité du Soleil, propose en 1602 non pas une île mais une place forte où la vie est également organisée sur l'unité de la communauté comme base de la société. Avec Campanella, un système autonome et complet est développé comme cité idéale.

Tout comme Thomas More et Campanella, Francis Bacon, 1561-1626 philosophe anglais, est à la recherche d'un mode de vie, d'une manière d'habiter différente. Par son ouvrage nommé la Nouvelle Atlantide, Francis Bacon imagine une île à l'image de celle de Platon. Par la vie en autarcie, il renoue avec le mythe de l'âge d'or en décrivant une nature abondante.

La pensée de Thomas More aura beaucoup d'influence et continuera à nourrir les imaginaires. Ce travail cherchera à développer les exemples où la communauté deviendra la base de l'organisation de la société.



Fig 1: La Cité du Soleil de
Tommaso Campanella

« La République utopienne tout entière est comme
une seule et même famille »

L'ÎLE DE THOMAS MORE

Dans ce chapitre, l'île de Thomas More est décrite à travers plusieurs thèmes afin de comprendre l'importance de l'élaboration de la pensée utopique et de son fonctionnement dans l'ensemble. Cette description tâchera d'évoquer quels dispositifs spatiaux peuvent être mis en place afin d'exprimer l'idéal sociale d'un bonheur collectif.

« L'île d'Utopie a deux cent mille pas dans sa plus grande largeur. Cette largeur se rétrécit graduellement et symétriquement du centre aux deux extrémités, en sorte que l'île entière s'arrondit en un demi-cercle, et présente la forme d'un croissant. »

Toutes les citations de ce chapitre sont tirées du livre *Utopia* de Thomas More

Cette terre nommée Utopie ne fut pas toujours une île. « Elle s'appelait autrefois Abraxa, et tenait au continent ; Utopus s'en empara et lui donna son nom. (...) Dès que la victoire l'eut rendu maître de ce pays, il fit couper un isthme de quinze mille pas, qui le joignait au continent ; et la terre d'Abraxa devint ainsi l'île d'Utopie. »



Fig 2: L'île d'utopie

L'ÎLE

La description de la forme physique de l'île est soigneusement décrite et émet la volonté et la nécessité de se couper géographiquement du continent. En effet, cette représentation de l'île est surtout symbolique. Par sa forme finie, autonome, elle permet l'unité. S'associant dans l'antiquité à une quête de sens, l'île ici représente une nouvelle société.

COMPARAISON

Située sur le lac Texcoco au Mexique, Tenochtitlan était coupée par de longues avenues, traversée par des canaux et reliée au continent par des chaussées. La civilisation aztèque vivait entre 1486 et 1502 son apogée sous le règne d'Ahuizotl. La cité fut au début des années 1500 assiégée par les conquistadors espagnols qui s'emparèrent de Tenochtitlan pour fonder Mexico devenant la capitale de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne.



Fig 3: Île de Tenochtitlan,
ancienne capitale de
l'empire aztèque

L'AILLEURS

L'île d'Utopie conquiert part celui qui lui en donnera son nom, abritera une population devenue intelligente et civilisée par les efforts d'Utopus. En effet, « ce conquérant eut assez de génie pour humaniser une population grossière et sauvage, et pour en former un peuple qui surpasse aujourd'hui tous les autres en civilisation. » Cette description n'est pas sans rappeler la conquête du nouveau monde qui est contemporaine à l'écriture du livre de Thomas More. En effet, les terres d'Amérique du sud incarnent les terres rêvées de l'utopie. Dans l'imaginaire l'étendu du nouveau monde ouvre des nouveaux possibles. De plus la découverte de nombreuses civilisations a représenté la potentialité d'autres formes de sociétés et l'image d'une organisation de vie méconnue auparavant. C'est probablement ces nouvelles civilisations qui ont inspiré Thomas More dans la pensée de son île Utopie.

TOPOGRAPHIE & RAPPORT A L'EAU

Cinquante-quatre villes évoquées comme « spacieuses et magnifiques » sont établies sur l'île d'Utopie. Dans le souhait de maintenir une parfaite égalité « les cinquante-quatre villes sont bâties sur le même plan, autant que la nature le permet, et possèdent les mêmes établissements, les mêmes édifices publics, modifiés suivant les exigences des localités. » Les villes sont situées entre elles à une journée de marche. L'île possède une capitale appelée Amaurote, sa position centrale permet d'en faire un point de rencontre. La ville d'Amaurote se déploie sur le versant d'une colline, le long d'un fleuve. Du fait de la ressemblance de toutes les villes entre elles, ce paysage décrit laisse à penser que l'île est abondamment montagneuse et parcourue de rivières, comme laisse évoquer la représentation ci-contre. La forme de la ville se modèle en un carré selon le plan général des cités dessinées par Utopus, le fondateur. La ville prend naissance en dessous du sommet de la colline et se prolonge en pente douce sur les bords du fleuve grandissant avec la proximité à l'eau. L'apport en eau est primordial pour l'édification de la cité. Ce rapport à l'eau fait place à des descriptions très précises et idéalisées. La source du fleuve, peu abondante, est située à 120 kms au dessus de la ville. Néanmoins, grâce à la rencontre avec plusieurs autres rivières, le courant grandit jusqu'à finir sa course dans la mer. Une fois arrivé à la hauteur de la ville, le fleuve est suffisant pour pouvoir l'exploiter, autant pour l'apport en eau douce que pour les transports de marchandises. La présence d'une autre rivière, petite mais « belle et tranquille », traverse la ville en son milieu. Elle apporte une qualité de vie agréable au sein des murs de la cité. De plus, un système de ramification de tuyaux de briques permet d'approvisionner en eau les bas quartiers de la ville et, là où les tuyaux ne parviennent pas, les eaux de pluies sont recueillies dans de vastes citernes. De ce fait, l'approvisionnement en eau est en tout temps et en tout lieu possible pour les différents usages des habitants de l'île. Cette abondance en eau et la technologie décrite pour l'amener à proximité, traduit non seulement une bonne qualité de vie mais aussi la volonté d'évoquer un peuple savant.

« La mer comble cet immense bassin ; les terres adjacentes qui se développent en amphithéâtre, brisent la fureur des vents, maintiennent le flot calme et paisible et donnent à cette grande masse d'eau l'apparence d'un lac tranquille. »



Fig 4: Île d'Utopia
illustration d'Abraham
Ortelius, 1595



Fig 5: Île de Tenochtitlan, ancienne capitale de l'empire aztèque

CITÉ & URBANISATION

La cité possède des limites territoriales claires. En effet, « une ceinture de murailles hautes et larges enferme la ville et, à des distances très rapprochées, s'élèvent des tours et des forts. » Contenue dans son enceinte, cette vision médiévale de la cité délimite une empreinte au sol perceptible où la ville ne peut s'étendre. L'harmonie sera toujours assurée, de cette manière ces « heureuses cités » ne chercheraient aucunement à reculer les limites fixées par la loi. Il est à rajouter que sur l'île « tout est si bien prévu et organisé qu'il est très rare qu'on soit obligé de bâtir sur de nouveaux terrains. A l'intérieur de l'enceinte, les constructions sont intelligemment dessinées afin de garantir une bonne hygiène et de maintenir une vie agréable. En effet, « les rues et les places sont convenablement disposées, soit pour le transport, soit pour abriter contre le vent. Les édifices sont bâtis confortablement ; ils brillent d'élégance et de propreté, et forment deux rangs continus, suivant toute la longueur des rues. »

AGRICULTURE

Agriculture, au centre de la citoyenneté

En Utopie, l'agriculture possède une place prédominante au sein de la communauté possédant de nombreuses terres cultivables. « Un minimum de vingt mille pas de terrain est assigné à chaque ville pour la consommation et la culture. En genre l'étendue du territoire est proportionnelle à l'éloignement des villes. » Les utopiens entretiennent un lien fort avec l'agriculture et, de façon générale, avec la nature. En effet, « il est un art commun à tous les Utopiens, hommes et femmes, et dont personne n'a le droit de s'exempter, c'est l'agriculture. Les enfants l'apprennent en théorie dans les écoles, en pratique dans les campagnes voisines de la ville, où ils sont conduits en promenades récréatives. » Ainsi, tout le monde est assigné au travail de la terre, le sol étant un bien commun, à respecter et à soigner. « Les habitants se regardent comme les fermiers, plutôt que comme les propriétaires du sol. » Le travail est partagé. Lors des moissons, une aide importante de travailleurs arrive de la ville de telle façon que les récoltes s'effectuent en quelques jours seulement. Les Utopiens se montrent ainsi dévoués à leur communauté, illustrant l'idéalisation du travail en commun au centre de leur intérêt.

Ingéniosité et abondance

Les Utopiens forment un peuple instruit. « Ils corrigent le sol au moyen d'une excellente culture », ils élèvent le bétail de façon habile. L'utilisation de processus nouveaux est décrite afin de mettre en avant le côté inventif des utopiens possédant « une aptitude remarquable pour les arts et les inventions utiles au bien-être de la vie » La nourriture, en plus d'être abondante, est variée. Ils élèvent des bœufs et cultivent les céréales « Les Utopiens convertissent en pain les céréales ; ils boivent le suc du raisin, de la pomme, de la poire ; ils boivent aussi l'eau pure ou bouillie avec le miel et la réglisse qu'ils ont en abondance. »



Fig 6: Procédé ingénieux de chaleur artificielle pour l'élevage de poulet

Agriculture et commerce

« La quantité de vivres nécessaire à la consommation de chaque ville et de son territoire est déterminée de la manière la plus précise. Néanmoins, les habitants ne lassent pas de semer du grain et d'élever du bétail, bien au-delà de cette consommation. L'excédent est mis en réserve pour les pays voisins. » Les Utopiens commercent ainsi avec l'extérieur grâce à leurs denrées superflues. Ils obtiennent ainsi en échange des objets de nécessité comme le fer.

Agriculture et travail

L'agriculture de façon générale reflète la relation qu'entretiennent les utopiens avec le travail. La transmission du savoir est au centre de toutes activités « Les nouveaux venus reçoivent l'instruction de ceux qui ont déjà travaillé un an à la campagne, et, l'année suivante, ils deviennent instructeurs à leur tour. Ainsi, les cultivateurs ne sont jamais tout à la fois ignorants et novices, et la subsistance publique n'a rien à craindre de l'impéritie des citoyens chargés de l'entretenir.»

« Ce renouvellement annuel a encore un autre but, c'est de ne pas user trop longtemps la vie des citoyens dans des travaux matériels et pénibles. Cependant, quelques-uns prennent naturellement goût à l'agriculture, et obtiennent l'autorisation de passer plusieurs années à la campagne. » Le travail décrit ainsi ne devient pas une corvée, il n'est pas asservissant.

TRAVAIL

L'organisation du travail s'effectue en fonction des principaux métiers présents « les uns tissent la laine ou le lin ; les autres sont maçons ou potiers ; d'autres travaillent le bois ou les métaux. » Le travail est effectué selon les capacités de chacun ainsi « tous, hommes et femmes, sans exception, sont tenus d'apprendre un des métiers. » La transmission du savoir se fait généralement de père en fils mais la liberté de changer de métier est donnée à chacun sauf si pour une raison d'utilité publique la ville lui en assigne un. En utopie la notion d'utilité prime sur tout.

La journée d'un utopien se partage entre heures de travail, de repas et de loisir. « Les Utopiens divisent l'intervalle d'un jour et d'une nuit en vingt-quatre heures égales. Six heures sont employées aux travaux matériels, en voici la distribution : trois heures de travail avant midi, puis dîner. Après midi, deux heures de repos, trois heures de travail, puis souper. Ils comptent une heure où nous comptons midi, se couchent à neuf heures, et en donnent neuf au sommeil. Le temps compris entre le travail, les repas et le sommeil, chacun est libre de l'employer à sa guise. » Cette répartition minutieusement décrite, où le loisir occupe une grande place dans le quotidien, participe à une vive critique des conditions de travail présent à l'époque de Thomas More. Il est même rajouté : « Il ne faut pas croire que les Utopiens s'attellent au travail comme des bêtes de somme depuis le grand matin jusque bien avant dans la nuit. Cette vie abrutissante pour l'esprit et pour le corps serait pire que la torture et l'esclavage. Et cependant tel est partout ailleurs le triste sort de l'ouvrier! » La durée de travail de 6h journalières est justifiée par une efficacité et une utilité du travail entrepris. Ainsi, « tout le monde, en Utopie, est occupé à des arts et à des métiers réellement utiles. Le travail matériel y est de courte durée, et néanmoins ce travail produit avec abondance et superflu tout ce qu'exige la consommation. »

LOISIR

Le temps écourté passé au travail laisse donc une place importante aux divertissements participant à renforcer les liens sociaux au sein de la communauté. Les activités sont sollicitées et bien vues. « Le soir, après souper, les Utopiens passent une heure en divertissements : l'été dans les jardins, l'hiver dans les salles communes où ils prennent leurs repas. Ils font de la musique ou se distraient par la conversation. » De plus, ils se réunissent tous les mois pour célébrer une fête, célébration exaltant la vie en communauté.

ÉDUCATION ET SAVOIR

Les institutions sociales fonctionnent en Utopie de manière à répondre aux besoins de la consommation publique et individuelle puis de laisser à chacun du temps pour s'affranchir de la servitude du corps, cultiver librement son esprit et développer ses facultés intellectuelles. Cet équilibre permet le vrai bonheur.

L'apprentissage est vu comme une source de distraction, un moyen de s'instruire et de s'édifier. C'est une entreprise volontaire et non obligatoire qui occupe une grande place dans la vie d'un utopien. « Loin d'abuser de ces heures de loisir, en s'abandonnant au luxe et à la paresse, ils se reposent en variant leurs occupations et leurs travaux. Ils peuvent le faire avec succès, grâce à cette institution vraiment admirable... Tous les matins, des cours publics sont ouverts avant le lever du soleil... Le peuple y accourt en foule ; et chacun s'attache à la branche d'enseignement qui est le plus en rapport avec son industrie et ses goûts. »

LE MARCHÉ

Au sein de l'île, l'organisation communautaire reflète les relations qu'entretiennent les citoyens entre eux. Ainsi, le marché consiste en un lieu structurant et essentiel à l'organisation de la vie en Utopie. « La cité entière se partage en quatre quartiers égaux. Au centre de chaque quartier, se trouve le marché des choses nécessaires à la vie. L'on y apporte les différents produits du travail de toutes les familles. (...) Chaque père de famille va chercher au marché ce dont il a besoin pour lui et les siens. Il emporte ce qu'il demande, sans qu'on exige de lui ni argent ni échange. On ne refuse jamais rien aux pères de famille. L'abondance étant extrême en toute chose. » Le commerce par l'argent est ainsi aboli, tout se veut fonctionner par don puisque chacun contribue à la richesse de l'île. De plus, « on ne craint pas que quelqu'un demande au-delà de son besoin. En effet, pourquoi celui qui a la certitude de ne manquer jamais de rien chercherait-il à posséder plus qu'il ne lui faut? Ce qui rend les animaux en général cupides et rapaces, c'est la crainte des privations à venir. » Par leur système de travail et par leurs institutions mises en place, il règne la certitude et l'idéalisation que rien ne manque et ne manquera. Cette base sécuritaire pose les fondements de la société utopienne et permet son harmonie.

LE REPAS



Fig 7: Réfectoire

Les repas composent un élément essentiel de la vie communautaire en Utopie. Moment de partage et d'édification, il devient un réel temps d'échange. Le repas s'organise par la réunion d'une trentaine de familles autour d'un magistrat. Logées de part et d'autre de sa maison, les familles se rendent dans son réfectoire, prévu à cet effet, pour y prendre le repas en commun. Ces « vastes hôtels » se situent à égale distance de chaque rue et la nourriture provenant du marché est distribuée selon le nombre de personnes, sans avantages ou distinctions. Ainsi, le désir d'une égalité parfaite est maintenue. Ce repas est très estimé et aimé des Utopiens. Il est possible de faire ses propres courses au marché dès le moment où les tables publiques ont été servies. Cependant, « les Utopiens n'usent jamais de ce droit, sans de graves motifs ; et si chacun est libre de manger chez soi, personne ne trouve plaisir à le faire. Car c'est folie de se donner la peine d'apprêter un mauvais dîner, quand on peut en avoir un bien meilleur à quelques pas. » Ces dires démontrent l'attachement de chacun à ce moment communautaire.

« Quoique personne n'ait rien à soit, cependant tout le monde est riche. »

Rôle social du repas

Ces généreux repas qui réunissent une trentaine de familles comme une seule, demandent néanmoins une organisation soutenue et contraignante. Les femmes s'occupent de l'élaboration des mets et du service. Elles se remplacent à tour de rôle, famille par famille. Les jeunes gens, garçons comme filles, aident également au service de la table. Lors du repas, les personnes âgées sont mélangées avec les jeunes afin que « cette disposition rapproche les égaux et confond à la fois tous les âges ; en outre elle remplit un but moral. Comme rien ne peut se dire ou se faire qui ne soit aperçu des voisins, alors la gravité de la vieillesse, le respect qu'elle inspire retiennent la pétulance des jeunes gens et les empêchent de s'émanciper outre mesure en paroles et en gestes. » De ce fait, ce mélange permet une discipline et établi l'ordre, le repas joue un rôle social important par le contrôle exercé des personnes les plus âgées. Les repas débutent également par la courte lecture d'un *livre de morale*. Cette volonté d'instruire au repas s'inscrit dans un moment du quotidien, court mais fréquent. Le repas du midi est abrégé car il est suivi du travail contrairement au souper qui se prolonge par un friand dessert et de la musique, tout se veut « pour le bien-être et pour la jouissance des convives. » En effet, il est cher aux utopiens d'échanger des relations chaleureuses. Ainsi le moment du repas endosse une responsabilité sociale mais également morale, il assure un divertissement et une bonne santé pour tous les habitants.

Entre ville et campagne

Les repas se déroulent différemment en ville et à la campagne. La ville, par la proximité de ses habitations, permet cet échange communautaire qui est difficilement réalisable à la campagne. En effet, « ceux qui travaillent à la campagne sont trop éloignés les uns des autres pour manger en commun ; ils prennent leurs repas chez eux, en particulier. Au reste, les familles agricoles sont assurées d'une nourriture abondante et variée ; rien ne leur manque : ne sont-elles pas les pourvoyeuses, les mères nourricières des villes ? » La campagne n'est pas oubliée de la ville, au contraire elle est reconnaissante et respectueuse de ses paysans. Ils vivent avec la même abondance, seul les liens sociaux son moins fréquent.

PROPRIÉTÉ ET HABITAT

En utopie, il n'existe pas de propriété privée. En effet, pour renforcer le caractère communautaire sur l'île « Les Utopiens appliquent en ceci le principe de la possession commune. Pour anéantir jusqu'à l'idée de la propriété individuelle et absolue, ils changent de maison tous les dix ans, et tirent au sort celle qui doit leur tomber en partage. » L'absence de propriété privée n'empêche pas le dévouement des Utopiens porté à leur logis. « Les habitants des villes soignent leurs jardins avec passion ; ils cultivent la vigne, les fruits, les fleurs et toutes sortes de plantes. Ils mettent à cette culture tant de science et de goût, que je n'ai jamais vu ailleurs plus de fertilité et d'abondance réunies à un coup d'œil plus gracieux. » Cette description cherche

à démontrer qu'on entretient avec soin même si l'on est pas propriétaire. Dans cette situation, l'esthétique, en Utopie, est une valeur jugée utile au peuple.

Chaque maison possède deux entrées, l'une sur la rue, l'autre sur le jardin. Le quotidien se veut convivial, c'est pour cela que ces deux portes restent ouvertes. La volonté d'ouverture et de vie en communauté est importante même si chaque famille vit dans une maison individuelle. Il est intéressant de noter que cette vision de communauté vécue dans des maisons individuelles sera abandonnée au profit d'ensemble communautaire par les projets de communautés idéales du 19^{ème} siècle.

« Les maisons, fort basses, n'étaient que des cabanes, des chaumières en bois, avec des murailles de boue et des toits de paille terminés en pointe. Les maisons aujourd'hui sont d'élégants édifices à trois étages, avec des murs extérieurs en pierre ou en brique, et des murs intérieurs en plâtras. Les toits sont plats, recouverts d'une matière broyée et incombustible, qui ne coûte rien et préserve mieux que le plomb des injures du temps. Des fenêtres vitrées abritent contre le vent. Quelquefois on remplace le verre par un tissu d'une ténuité extrême, enduit d'ambre ou d'huile transparente, ce qui offre aussi l'avantage de laisser passer la lumière et d'arrêter le vent. » Ainsi l'évolution des maisons et l'adaptation au changement de construction a eu lieu avec le temps. Les logements, plus confortables, possèdent de nombreuses qualités dont une isolation plus efficace et l'apport de lumière assuré.

Les Utopiens ont *« fondé leur empire sur des institutions qui lui assurent non seulement la plus brillante prospérité, mais encore, autant que peut le conjecturer la prévoyance humaine, une éternelle durée. »*

L'utopie de Thomas More est ainsi décrite par ce récit. A travers son organisation spatiale, elle reflète son idéal social de vie où le bonheur de tous est la finalité. Les thèmes abordés comme le travail en commun, l'importance de l'agriculture au sein de la communauté, la présence de l'eau, le lieu des repas, la propriété collective, seront repris ou modifiés dans l'élaboration de former le même idéal commun. Ainsi, plusieurs communautés verront le jour inspirés de l'idéal social de Thomas More. L'utopie consiste en cela, croire que c'est possible.

LA COMMUNAUTÉ ANCESTRALE -TULOU DE FUJIAN

L'utopie, à son origine, oeuvre à faire de la communauté l'unité structurante de sa société désirée. Mais qu'est-ce donc une communauté au-delà d'un «groupe de personnes vivant ensemble et ayant des intérêts communs»? C'est à travers l'exemple vernaculaire d'une communautés en Asie, les Tulou, que s'effectuera la description de certains de leurs principes. Comment la communauté s'exprime-t-elle dans sa forme architecturale? Des similitudes peuvent être mises en relation avec les représentations de l'utopie évoquées dans le récit de Thomas More.

INSCRIPTION DANS LE TERRITOIRE

Les Tulou prennent place majoritairement dans la zone montagneuse de l'ouest de la province de Fujian, au sud est de la chine. La région de Fujian possède de nombreuses ressources en eau et en terres agricoles.

Les Tulou ont été construit entre le 13ème et le 20ème siècle par les Hakka, peuple venu du fleuve Jaune. La construction en de larges structures défensives est érigée sous le modèle de la forteresse afin de protéger le clan familial en pleine nature des bandits et des animaux. Ils furent construits ainsi pour s'adapter au mode de vie rendue difficile. Les membres familiaux du même clan habitaient ensemble. Les Tulou fonctionnaient comme des entités villageoises appelées aussi « petits royaumes familiaux » ou « petites villes prospères ». La relation de ces édifices, malgré leur grandeur, s'intègre dans le paysage par les concepts de beauté et d'harmonie du paysage et par les principe du « vent et de l'eau ». Les Tulou constitue le « reflet d'une solution communautaire de peuplement qui a perduré au fil du temps » montrant « le développement d'une société raffinée dans un environnement isolé et potentiellement hostile. »

L'Unesco a estimé à 20'000 le nombre de Tulou qui ont survécu sur 46 sites principaux. Un millier d'entre eux sont de forme circulaire, appelé Yuanlou, d'autres sont de forme carrée appelé Fanglou. Aujourd'hui, l'interdiction de construire des maisons fortifiées en Chine ne permet plus d'édifier des Tulou.

Livre *Handmade Houses & Others Buildings, the world of vernacular architecture* de John May

Citation tirée du site de l'UNESCO: <http://whc.unesco.org/fr/list/1113/>

« Les Tulou, exemples de bâtiments exceptionnels de par leur taille, leur tradition de construction et leur fonction, constituent un exemple unique de peuplement humain, fondé sur une vie en communauté et des besoins défensifs tout en maintenant une relation harmonieuse avec leur environnement. »

CONSTRUCTION & MATÉRIAUX

L'édification d'un Tulou peut durer jusqu'à sept ans. Certains dépassent 10 mètres de hauteur et 80 mètres de diamètre.

Les Tulous se sont d'abord construits sur une base carrée, rappelant les palais impériaux. Constatant quelques inconvénients comme la circulation difficile de l'air, la forme circulaire s'est imposée. Elle possède plusieurs avantages dont une plus grande facilité dans la mise en œuvre, une économie de matériaux ainsi qu'une plus grande stabilité. La base de l'édifice, composée de larges pierres recouverte d'argile, supporte un mur épais en terre renforcé par des armatures en bambou. L'épaisseur du mur extérieur permet de garder la chaleur. Le mur extérieur en terre possède de petites fenêtres aux étages supérieurs protégées par un large avant-toit en tuile. Il y a habituellement seulement une entrée principale. La porte est en bois, solidement fortifiée par un bloc en granit.

DISPOSITION DES ESPACES

L'intérieur de l'édifice est construit essentiellement en bois. Des murs transversaux en argile sont également édifiés préservant la structure de l'édifice en cas d'incendie. Les pièces communiquent entre elles, formant comme un grand dortoir. Certains Tulous abritent près de 60 familles représentant environ 400 personnes. Les unités d'habitations font toutes face à la cour commune centrale, lieu de socialisation. Un lieu saint s'y trouve en son centre et fournit un foyer pour l'entier de la communauté. Au rez-de-chaussée se situent les cuisines communes avec au-dessus les réserves de grain et des pièces utilisées pour manger et pour laver. À l'intérieur, le Tulou est équipé d'un puits. Des escaliers raides mènent au premier et au second étages où se trouvent les pièces à vivre et les chambres. Ces étages possèdent des vérandas. La nourriture, les habits et les objets de valeurs sont stockés au troisième étage. Une famille possède ainsi un ensemble vertical de ces différentes pièces. Si la famille est grande, elle obtient deux ou trois ensembles verticaux.



Fig 8-9: Tulou
Vue intérieure et extérieure

TULOU DE ZHENCHENG LOU

Le Tulou de Zhencheng Lou est le plus représentatif des Tulou par ses caractéristiques. Il a été bâti en 1709. Il possède quatre anneaux concentriques. En son centre, un temple ancestral peut être utilisé par chaque famille. Le second anneaux consistent en plusieurs pièces servant de bibliothèque commune. Le troisième et quatrième cercle est formé par les habitations en nombre de 400 environs. L'aspect signifiant de ce grand ensemble collectif est donné par la forme circulaire qui offre à chaque résident une part égale d'espace à vivre. Le diamètre extérieur est de 62 mètres. Deux entrées principales sont présentes ainsi que deux entrées latérales.

C'est par la forme architecturale unitaire et de formes géométriques primaires que la construction des Tulou exprime la communauté. Ses caractéristiques évoquent l'univers décrit dans l'utopie de Thomas More. De petites unités s'ancre de manière autonome sur le territoire. Sa relation avec l'environnement est harmonieuse. L'importance de la vie communautaire est exprimée par des lieux spécifiques tel que la cour centrale, lieu de réunion et accueillant le partage des repas.

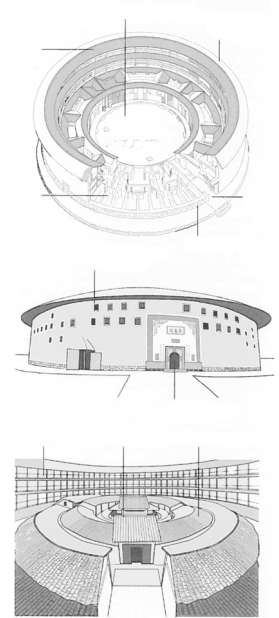


Fig 10: Tulou, schémas



Fig 11: Repas dans la cour intérieure

Citation tirée du site de
l'UNESCO: <http://whc.unesco.org/fr/list/1113/>

« Remémoration nostalgique de la pureté et de la simplicité des mœurs d'antan, de doute sur la destinée d'une humanité toujours menacée par les forces aveugles de la nature : l'utopie se nourrit constamment de ces questionnements, sur le sort de l'homme et de la planète. »

Communauté et utopie partagent un imaginaire en commun tel que dans la forme d'autonomie, image de la communauté, close, fermée sur elle-même. En cela communauté et utopie, tel que développé par l'image de l'île, se rencontrent en des points communs.



Fig 12: Implantation dans le
paysage

COMMUNAUTÉ ET UTOPIE, FORME ET FIGURE

LA COMMUNAUTÉ COMME UN TOUT

LE CERCLE

Ronde, fermée, ceinte d'eau et de muraille, la figuration de l'utopie insiste sur la notion de contour. Le cercle possède en son centre un noyau. Elle n'est nullement le point qui rayonne, qui s'ouvre sur l'extérieur. L'utopie consiste en un foyer clos, fermant ses entrées de peur de se voir détruire, désirant se placer à l'écart, se protéger du monde, s'éloigner de la société mise en place. La communauté rejoint en ceci l'utopie. La représentation de l'île, physique ou symbolique, accentue ce sentiment. L'utopie et la communauté se conçoivent comme un paradoxe : protectrices d'un cœur, fermées sur elles-mêmes, marginalisées, mais conçues comme le centre essentiel.

Notes du livre *Utopie, la quête de la société en occident*
chapitre *Une faillite symbolique, l'utopie face à ses représentations*
de Laurent Gervereau

Cercle comme configuration idéale du monde
Cercle comme source de vie
Cercle comme unicité



Fig 13 : Jérusalem Céleste

LA COMMUNAUTÉ COMME SYSTÈME AUTONOME

L'ÎLE

Citations du livre *Jules Verne, aux confins de l'utopie*, de Nadia Minerva

L'île, symbolique ou géographique, illustre l'isolement. L'île contient les reflets de l'utopie, elle est sa terre d'élection, elle représente le terrain des possibles. Rentrer dans un monde à part, instaurer un ordre nouveau.

Projeter sur le territoire de l'île une collectivité qui s'y reflète.

Abandonner l'individualisme pour proposer des modes de vie collectifs.

« L'insularisme est incontestablement un des traits dominants de l'utopie : il représente et garantit sa clôture, son caractère non contaminé. Isolé, vierge et clos, le lieu insulaire est disponible, propice à toute expérimentation, prêt à devenir un ailleurs idéal. »

« L'île est donc le symbole d'un isolement et d'un enfermement propice, d'une nouvelle origine et d'une libération. »



Fig 14 : Géographie du paradis terrestre
illustration de Ahun Evrard
d'Espinques

PARTIE II

Utopies Réalisées

Le titre de ce chapitre contient tout le paradoxe même de l'utopie. Utopie, signifiant *lieu de nulle part*, à pourtant cherchée à se matérialiser sous diverses formes. C'est celle de la communauté qui sera développée tout au long de cette recherche. La pensée utopiste pris son essor à la fin du 18^{ème} siècle, en pleine révolution industrielle, où la production était le maître mot. Les inégalités sociales et la pauvreté émergeant des sociétés industrielles du 19^{ème} siècle, suscitent une volonté d'organiser la société différemment: l'apparition d'une nouvelle façon de vivre. Nommées les communautés utopiques, ces réalisations ont pu voir le jour. Elles s'inscrivent en marge de la société en place. Entre rêve et inscription dans le réel, l'utopie sera portée par un mouvement dont elle lui a donnée le nom: le socialisme utopique.

SOCIALISME ET UTOPIE

Du mot latin socius, nom commun signifiant compagnon, camarade, associé, allié et de son adjectif signifiant joint, uni, allié, mis en commun, partagé.

Tiré du site internet:
[http://cahiersdhistoire.net/
varia/ideologies/socialisme-
socialismes/](http://cahiersdhistoire.net/varia/ideologies/socialisme-socialismes/)

En convenant que l'utopie forme ainsi le désir d'une société meilleure, et non parfaite, le socialisme puis le communisme sont, pendant le 19^{ème} et 20^{ème} siècle, la forme que les aspirations utopiques ont revêtue. Le socialisme s'est positionné à l'opposé du système basé sur la propriété privée. Il a rejeté les biens privés en développant un programme de propriété collective, base déterminante de l'ordre sociale.

« De quoi est né le socialisme ? De la révolte de tous ces sentiments blessés par la vie, méconnus par la société. Le socialisme est né de la conscience de l'égalité humaine. » Léon Blum – 1872-1950

Le mot « socialisme » commença à s'imposer à partir des années 1820. Nourrit à ses débuts de la notion d'utopie, la première phase de ce mouvement lui a valu le nom de socialisme utopique. Il est à différencier du socialisme dit scientifique qui constitue une deuxième phase de ce mouvement développé par Marx et Engels. Le socialisme utopique connaîtra donc son apogée avant 1870, avant le succès du marxisme. La différence est idéologie, le premier prônant un changement de société de l'intérieur, le second une révolution totale.

SOCIALISME UTOPIQUE

La particularité du socialisme utopique relève de sa démarche vis à vis de la transformation de la société. Elle repose sur l'initiative des hommes d'instaurer une contre-société au sein du système établi par la mise en place de sociétés à petites échelles que représentent les communautés. La transformation ne repose donc pas sur une révolution ou une action politique réformatrice. Au contraire, c'est par la propagation des communautés, par leur multiplication, que doit s'opérer le changement pour se substituer, petit à petit, à la société capitaliste.

Le socialisme utopique est caractérisé par l'influence des diverses utopies sociales tel que celle de Thomas More mais aussi de la pensée humaniste et du christianisme social exercé à cette époque. Ce courant est marqué par une grande foi en l'homme ainsi que dans la technique. Cette foi en l'homme se traduit par une vision optimiste où l'homme serait bon par nature. Ainsi, par sa raison, il pourrait influencer la société en évoluant vers plus d'harmonie, une société de raison et de bien-être. De plus, le socialisme utopique possède l'idéal de pouvoir défendre la base sociale et communautaire de la nature humaine, oubliée et réprimée par le développement de la civilisation. La pensée est définie ici par la volonté d'une société idéale, basée sur la communauté.

L'aspiration socialiste repose sur l'idéal utopique de la République de Platon jusqu'à l'utopie de Thomas More ou la propriété collective devient une clé importante du programme utopique. La volonté d'établir des communautés se traduit par des entités pouvant être autonome en offrant tous les lieux indispensables à la vie du quotidien, de la vie professionnelle à la vie sociale. De plus, d'autres caractéristiques tel que l'éducation commune des enfants et l'abolition des échanges sous forme d'argent deviennent des thèmes majeurs dans la tradition du socialisme du 19ème siècle.

Le socialisme utopique est représenté par l'ensemble des pensées des premiers socialistes au début du XIXe siècle en Europe tels que Robert Owen, Saint-Simon, Charles Fourier ou Étienne Cabet. C'est ainsi que trois écoles dominent le courant socialiste à cette période nommé l'owenisme, le fouriérisme et le saint-simonisme. Ce chapitre se concentrera sur ces mouvements qui se sont traduits par d'innombrables essais de vie en communauté.



Fig 15 : Robert Owen
1771 - 1858

« Toute utopie est porteuse d'un projet rénovateur et réformateur qui vient corriger les erreurs d'un système en place, un projet qui se veut plus juste. La justice sociale est ainsi par principe au coeur de toute utopie. »

*L'Utopie ou l'Idéal piégé
de Thierry Paquot*

Toute utopie à travers le projet qu'elle exprime traduit une conception particulière de la justice sociale. Comment cette justice s'exprime-t-elle en termes d'espace? Comment les dispositifs architecturaux permettent-ils l'expression des liens sociaux?

Les exemples de communautés utopiques retenus commenceront par les projets de Robert Owen, fondateur du mouvement. Charles Fourier et Jean-Baptiste Godin suivront ce chemin par l'élaboration d'unités nommées Phalanstères puis Familistères par Godin.

NEW LANARK DE ROBERT OWEN

Robert Owen, connu par ses prospères filatures de coton et par ses idées et ses réalisations, a inspiré le mouvement socialisme utopique. Il en devient l'un des personnages emblématiques. Il porta son influence durant la première moitié du 19^{ème} siècle. Il mis en place ces théories sociales par des recherches empiriques en observant sur le terrain ses employés ouvriers tout en prenant compte des contraintes de productivité et de profit, non négligeable dans cette période marquée par l'émergence de l'industrie. Entrepreneur ingénieux, il fit fortune dans l'industrie textile grâce notamment à l'usine de New Lanark.

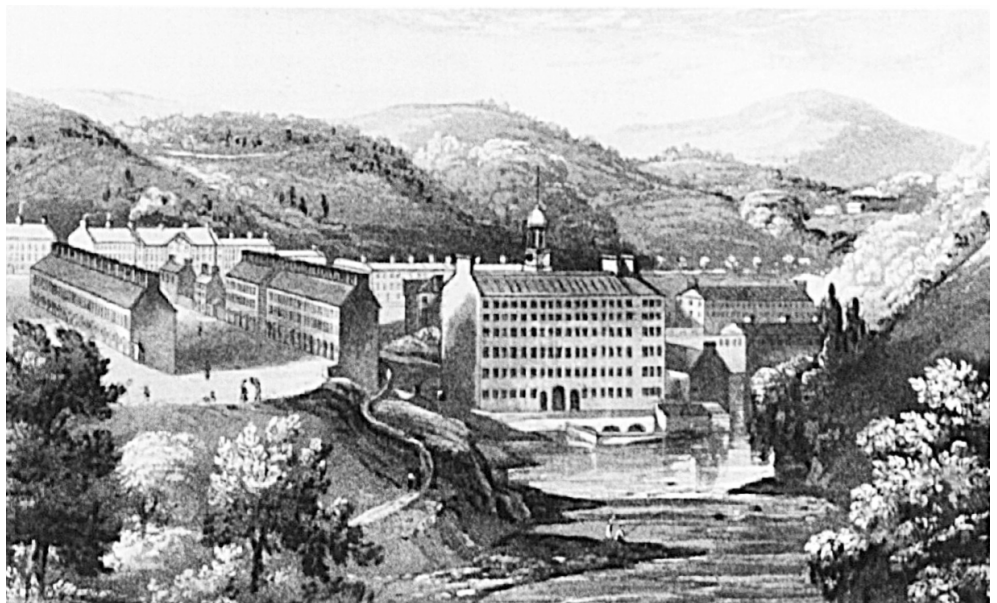


Fig 16 : Site de New Lanark en Ecosse

Le village de New Lanark est situé au bord du fleuve de la Clyde au sud de l'Ecosse. Il fut fondé par le beau-père d'Owen, David Dale, important industriel, en 1785. Le choix de l'endroit fut stratégique, la rivière offrant l'énergie hydraulique nécessaire à l'exploitation d'une fabrique. Il construisit des usines de coton ainsi que des résidences pour les ouvriers. Robert Owen devient coactionnaire de la fabrique puis reprit la direction en 1799. Il expérimenta son concept de réforme sociale et de réforme du travail en appliquant ses idées.

Son influence, novatrice pour la fin du 18^{ème} siècle, eut raison de la prospérité de New Lanark. Il consacra une grande partie des bénéfices de sa fabrique pour améliorer les conditions de vie de ses 1500 ouvriers. Pour cela, il augmenta leur salaire tout en diminuant leur temps de travail. Il fit de l'éducation une priorité en envoyant les enfants de moins de 10 ans à l'école, ce qui n'était pas courant à l'époque. L'école accueillit près de 800 élèves. Selon lui, l'éducation est le fondement de toute réforme sociale, de plus, à ses yeux, un ouvrier instruit est plus productif. Il porta aussi une importance à la santé des ses employés à travers la sécurité d'un logement, l'alimentation et l'hygiène. Une habitation était offerte aux ouvriers, un magasin de ravitaillement assurait des aliments au prix coûtant, l'éducation et les soins médicaux gratuits. Ils avaient de plus, librement accès aux centres de loisirs, jardins et parcs. Le jeu, la danse et le chant ainsi que toutes autres activités liées à l'apprentissage occupèrent une place importante au sein de ses principes éducatifs. Pour Owen, l'éducation avait pour but d'éclairer les individus. Il espérait démontrer

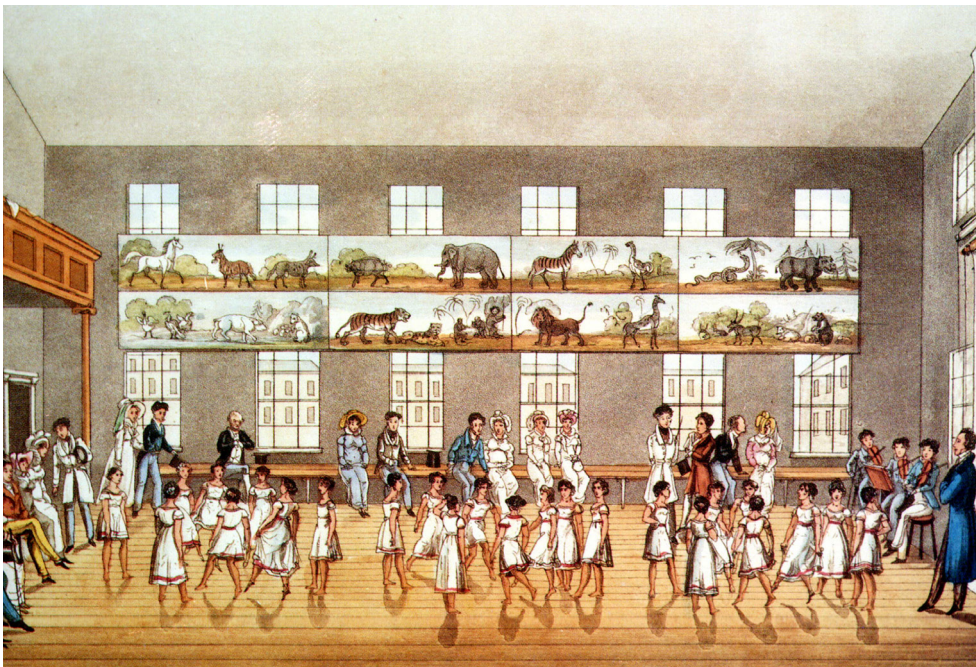


Fig 17 : Salle de danse

Notes du livre
*Utopie, La quête de la
société idéale en Occident*

que le bien être de la communauté était une condition nécessaire au bonheur individuel.

L'usine de New Lanark se montra comme exemple notoire dans l'amélioration des conditions de vie et de travail des ouvriers et dans l'organisation d'une communauté. Par l'application du principe d'Owen « formés pour et non par l'individu », l'usine contribua en général à un ordre social plus juste.

NOUVELLE SOCIÉTÉ, HOMME NOUVEAU

Ces idées pédagogiques appliquées à New Lanark auront raisons de son succès. Ainsi la communauté de New Lanark, fondée et fonctionnant autour de l'usine, eut un vif succès par son modèle et attira près de 20'000 visiteurs entre 1815 et 1825.

Malgré ses succès, Owen ne parvint pas à transformer New Lanark en village coopératif, selon son idéal. Il ne pensait pas que New Lanark fut la communauté idéale pour y installer son nouveau monde moral. Il acquit alors en 1824 un terrain en Indiana au USA, au bord de la rivière Wabash, de 30'000 acres, environ 120km², dans le souhait d'y installer les New Communities at Harmony.

Cette ensemble unitaire s'ancre de manière autonome dans le territoire. L'eau est présente, elle constitue un élément important qui structure l'ensemble de la fabrique de coton.



Fig 18 : New Lanark
1784 - 1800 Dessin

NEW HARMONY - L'UTOPIE COOPERATIVE D'OWEN

New Harmony représente la première tentative de la construction d'une ville collectiviste dans le désir de réconcilier l'industrie avec l'agriculture, soit le travail industriel avec la vie en plein l'air. L'organisation de la communauté s'effectue autour d'une unité urbaine d'environ 1200 habitants, taille définie comme idéale pour une bonne organisation du travail. Essentiellement agricole, l'unité est entourée d'un terrain de 1000 à 1500 acres soit d'une moyenne de 5 km². La communauté ainsi devrait tendre à une autonomie, présenter des emplois divers et variés et posséder du matériel moderne. En effet, New Harmony incarne l'espoir que les grandes inventions modernes n'asserviront pas l'homme mais le libérera du travail pénible. Ainsi, « New Harmony devait être une commune rurale née de la mise en commun du sol, dans laquelle la machine et l'industrie, toujours plus performantes, se mettaient au service de l'homme. »

L'unité urbaine forme un carré dessiné par un ensemble de bâtiments. Le système de construction de l'unité en carré a pour but d'éliminer les rues qui sont dites nuisibles au confort et à l'hygiène de ses habitants. Tout habitant bénéficie d'un emploi. Des appartements privés étaient destinés aux personnes en couple et à leurs enfants en bas âge, ceux-ci étant pris en charge par la suite par la collectivité. A l'intérieur de l'unité carrée se trouvent les lieux dédiés à la collectivité. Au centre de l'ensemble se situent le bâtiment comprenant la cuisine collective et les réfectoires où les familles se retrouvent. Deux bâtiments culturels sont présents, l'un avec

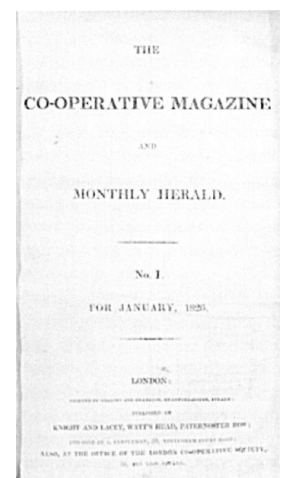
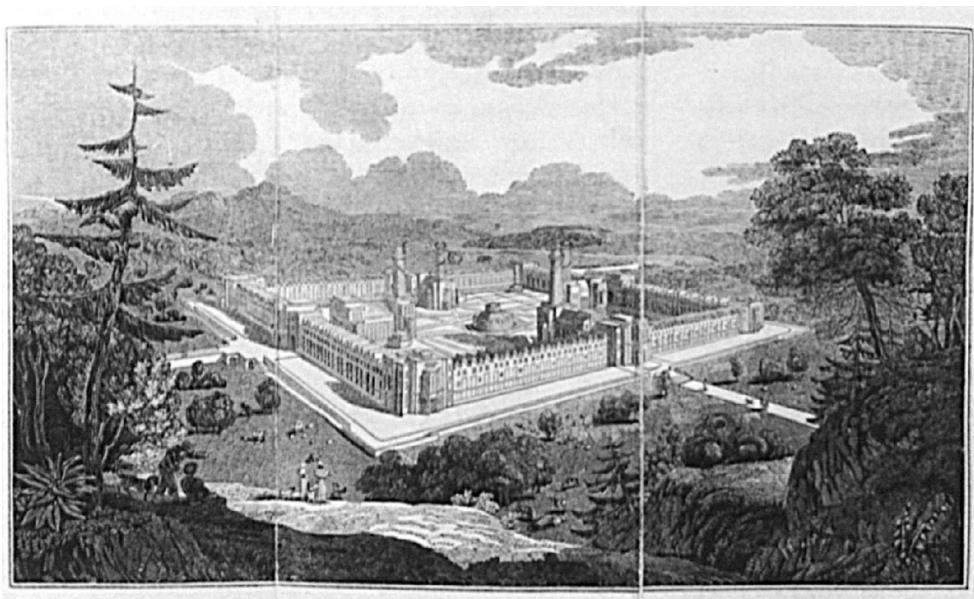


Fig 19 : La communauté de New Harmony

Citation tirée du site
<http://www.matie-revolution.org/spip.php?article4268>

une école enfantine, une salle de lecture et une salle de culte et le second avec une école pour les enfants plus âgés, des salles de réunions et une bibliothèque.

Robert Owen considérait ce projet comme le seul capable d'offrir à la société une nouvelle organisation. Ainsi, il décrit dans son système social que cette organisation et ce plan « permettra de supprimer, dans une génération, les subventions faites aux miséreux, en détruisant radicalement le paupérisme ou toute dégradation de cette sorte ». Ces différentes communautés devenant de plus en plus nombreuses devraient se développer « par dizaines, centaines, milliers ; dans le but de rassembler le monde entier dans une organisation et un intérêt communs. »

Cependant, le village de New Harmony réalisé en 1925 ne fonctionna guère longtemps selon les idéaux d'Owen et ne fut pas à la hauteur de ses attentes concernant la création d'une communauté modèle. En effet, quatre années plus tard la communauté se transforma en cité banale où les principes de l'individualisme et de la propriété privée prirent le dessus.

Malgré l'échec de sa communauté, Robert Owen retourna à Londres et fonda en 1833 le Grand National Consolidated Trade Unions qui fut à l'origine d'environ 500 coopératives. Les usines de New Lanark continuèrent de fonctionner jusqu'en 1968, plus de 150 après sa réalisation. Aujourd'hui, classé au patrimoine mondial par L'UNESCO, le site constitue un haut lieu touristique en Ecosse. Robert Owen aura réussi à marquer son siècle par ses idées basés sur une solidarité collective.

LES INFLUENCES UTOPIQUES DE ROBERT OWEN

Au 17^{ème} et 18^{ème} siècle les représentations idéales de la cité se multiplient. Le plan, la carte, devient l'outil de son expression. La cité idéale est habituellement dessinée géométriquement quadrillant la ville en îlots carrés. Les rues sont droites, la place au centre ronde, les maisons identiques avec des lieux prévus pour les bâtiments publics. La cité idéale, par son l'architecture et son urbanisme, par sa forme et ses dispositions, porte l'idée qu'elle peut influencer l'ordre social. Ainsi tous les tracés reflètent l'organisation de la société. Tout est dessiné, tout est pensé à sa juste place, les rues, les bâtiments, les habitants.

L'importance de la géométrie est une caractéristique de la représentation utopique. La présence du cercle ou du carré devient omniprésente. L'architecture devient le moyen de matérialiser la permanence par un procédé métaphorique, symbolique d'un système clos, figé, éternel. Contrairement aux mythes fondateurs, la géométrie réglée de ses représentations exclue la nature sauvage. Elle donne une vision idéalisée d'une nature redessinée par l'homme, une nature ordonnancée.

La construction de la Saline Royale de Claude-Nicolas Ledoux au 18^{ème} siècle en est un exemple. Elle est comparée ici avec la communauté de New Harmony et dans l'exemple suivant avec Le Phalanstère de Charles Fourier.

LA SALINE ROYALE - 18ÈME SIÈCLE

Elle est la première cité rêvée entièrement dédiée au travail.

Ville à part entière, capable de vivre en autarcie.

Elle fut édifiée en 1775, sous la demande du roi Louis XV.

La Saline est conçue comme un tout avec une volonté de « créer une véritable architecture de production.» L'architecture circulaire mis en place avait pour but de répondre aux exigences de travail et de productivité maximisant les déplacements entre les lieux de vie et l'usine.

COMPARAISON

L'unité de New Harmony présente des similitudes architecturales avec celles des Saline de Chaux: Elles sont toutes deux construites par des principes géométriques forts reflétant leur organisation fonctionnelles. Elle forme un ensemble au contour bien défini. Cependant, le centre de la communauté reflète un idéal diamétralement opposé. Pour la Saline de Chaux, au centre se trouve l'usine et la maison du directeur, symbole du travail. Contrairement, la communauté de New Harmony possède en son centre la cuisine et salles communes, porteur d'un idéal collectif basé sur les relations humaines.

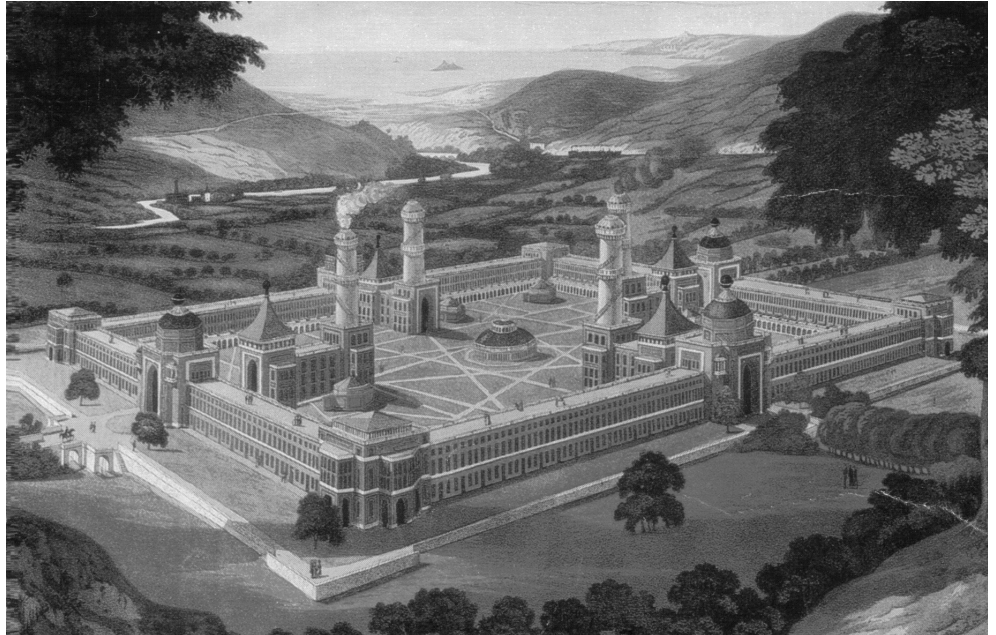


Fig 20: New Harmony de
Robert Owen

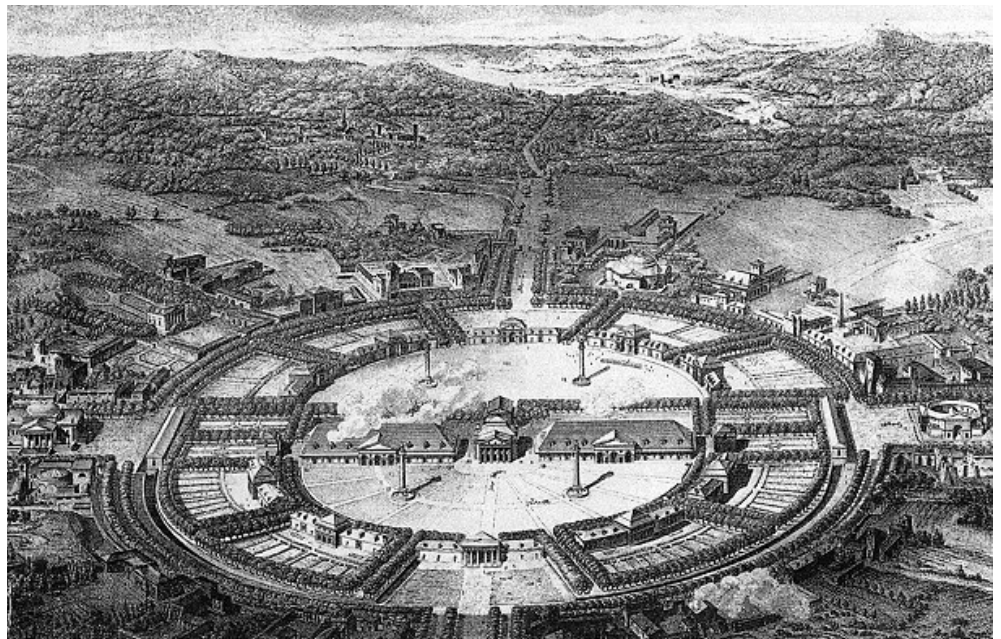


Fig 21: Les Salines Royales
de Claude-Nicolas Ledoux

LE PHALANSTÈRE DE CHARLES FOURIER

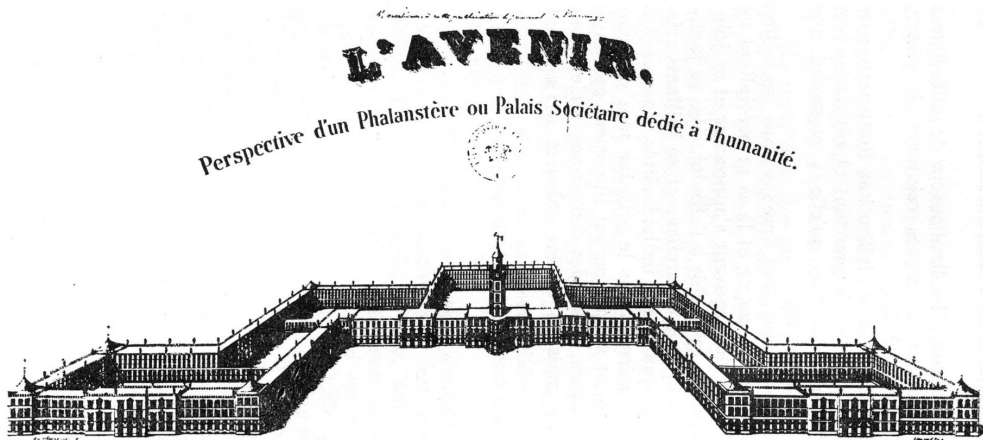


Fig 22: Le Palais du Peuple

Charles Fourier, 1772-1837, est un philosophe français. Il s'intéressa aux écrits de Saint-Simon et héritera de la pensée: l'organisation sociale où le travail manuel des ouvriers et le travail intellectuel des savants doivent concourir au bonheur commun. Il imagine une nouvelle organisation de la société, communautaire, et fondée sur le travail.

L'ensemble se nomme le Phalanstère. Pour Charles Fourier la Phalange est une communauté d'individus de deux mille habitants mettant leurs compétences en commun pour le profit de tous. L'ensemble unitaire prend place au centre d'un domaine agricole. Le Phalanstère est une mise en commun des moyens de production entre terre, usine et atelier. Il se compose d'habitats collectifs, de salles communes mais également d'ateliers industriels, d'une école et d'un opéra. Ainsi, il est possible de vivre, travailler, apprendre et se divertir dans le même espace. La rue-galerie est une particularité du Phalanstère, elle permet de se déplacer à l'intérieur de l'ensemble et apporte lumière et confort.

« L'humanité doit parvenir à l'harmonie parfaite, cette harmonie parfaite qui consiste à allier toujours le beau et le bon en conciliant les intérêts collectifs et individuels. » Pour Fourier c'est la recherche de l'esthétisme, de l'ordre et de la technique qui doit conduire l'édification du bâti.

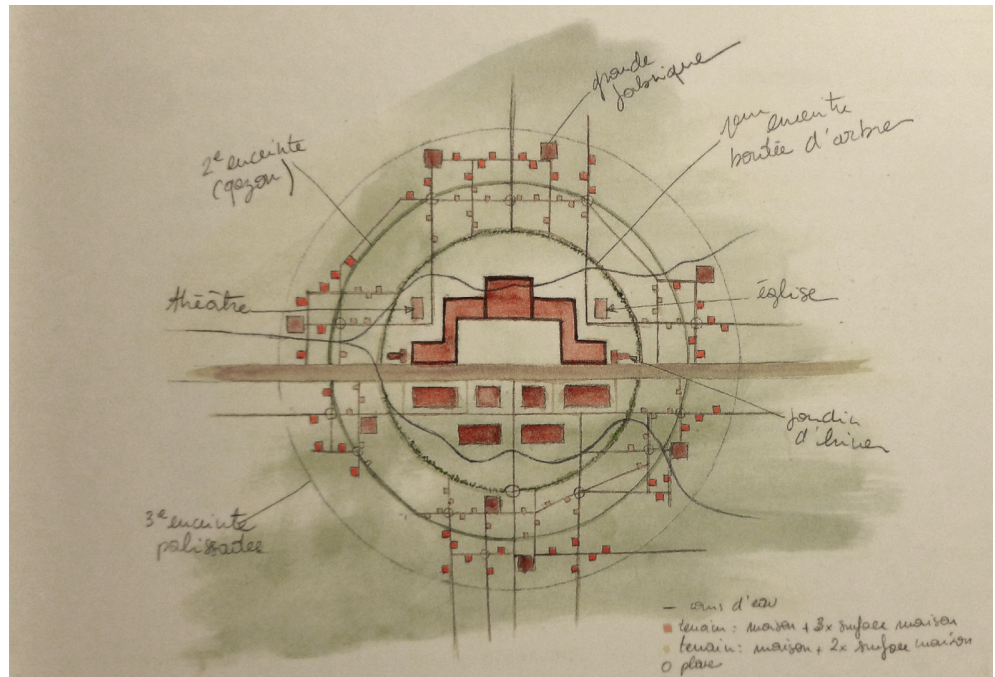
Les citations sont tirées
du livre Villes Rêvées de
Patrice de Moncan

« L'architecture c'est l'art qui résume tous les autres, et qui résume par conséquent la société elle-même. »

Citation de Victor Considérant en 1834, principal successeur de Charles Fourier, Livre Godin, inventeur de l'économie sociale.

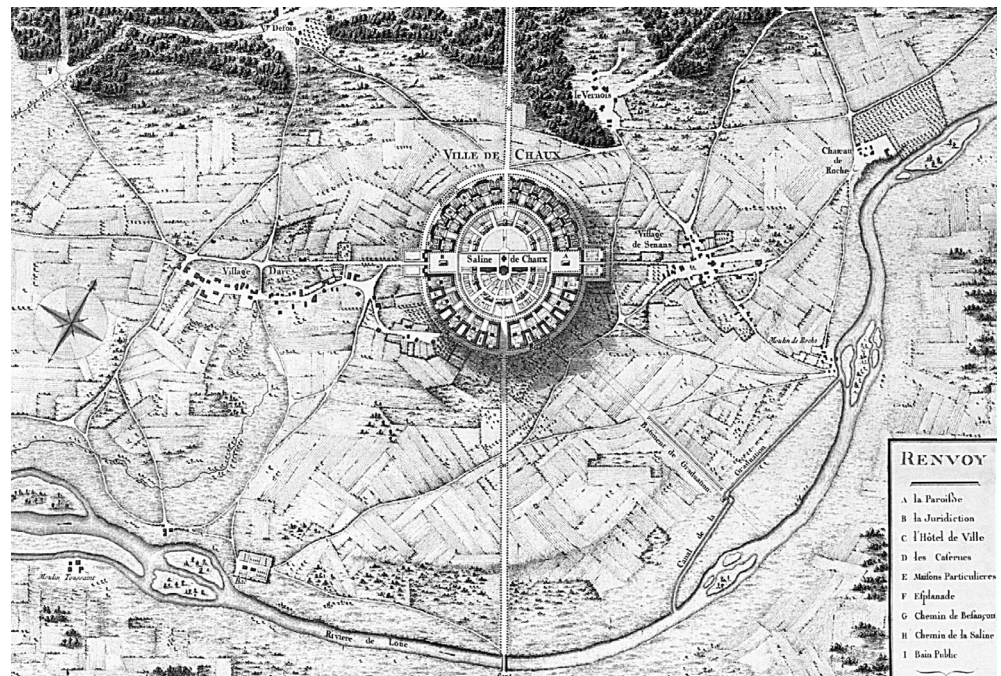
« Le Phalanstère se replie sur lui-même, pour éviter une trop grande étendue de front, un éloignement trop considérable des ailes et du centre, pour favoriser, enfin, l'activité des relation en les concentrant.»

Fig 23: Le Phalanstère de Charles Fourier



L'implantation dans le territoire du Phalanstère et des Salines forme une unité autonome. La communauté représente un microcosme fermé, compact. Elle se veut être un système complet qui fonction par elle-même.

Fig 24: Les Salines Royales de Claude-Nicolas Ledoux



UNE FAMILISTÈRE UN PAYS DE GUISE D'UTOPIA RÉALISÉ

FAMILISTÈRE DE GUISE DE J-B GODIN

Notes prises lors de la
visite du Familistère de
Guise - 11.15

Le Familistère, union du mot famille et phalanstère synthétise « le lieu de réunion des familles »

Ce « Palais social » représente l'une des plus ambitieuses expérimentations sociales du monde industrialisé. Le Familistère deviendra le laboratoire pour l'application des idées de Jean-Baptiste Godin désirant rendre possible l'émancipation de la classe ouvrière. Basée sur une interprétation du phalanstère de Fourier, le Familistère, utopie réalisée, fonctionnera jusqu'en 1968 sous forme d'une association coopérative du capital et du travail.

JEAN-BAPTISTE ANDRÉ GODIN 1817 - 1888

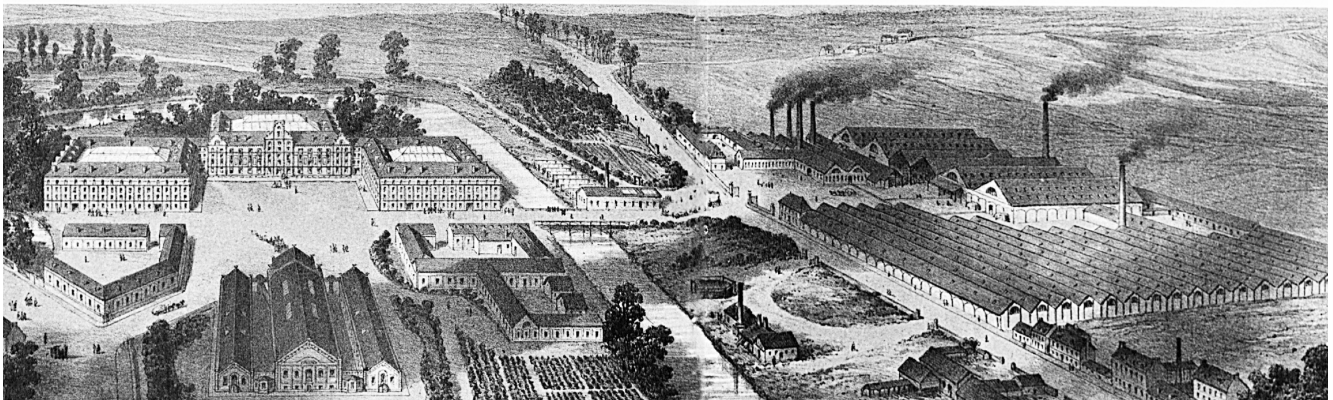
Jean-Baptiste André Godin naît dans un village à proximité de Guise nommé Esquéhéries. Il quitte l'école à 11 ans pour travailler dans l'atelier d'artisan serrurier de son père. Dès son plus jeune âge, Jean-Baptiste Godin désire sortir de la condition ouvrière et devenir enseignant. Autodidacte, il a soif de savoir et cherche à comprendre la société à travers beaucoup de lectures. Il découvre le courant de la philosophie utopiste avec Charles Fourier, auteur des Phalanstères. Sa soif de connaissance et son savoir technique acquit dans les ateliers façonnera sa réussite.

SITE

Prenant place sur un vaste terrain, le Familistère comprend des terres agricoles, une usine, des bâtiments abritant les appartements des ouvriers, des locaux collectifs tels que cantine, réfectoire, cuisine collective, école, théâtre et magasin. Le Familistère de Guise veut incarner dans son ensemble architectural une réflexion sur la ville comme lieu de vie sociale et de travail en repensant les relations entre ces espaces. Le choix du site, accolé à la ville de Guise, est avant tout un choix industriel et personnel. Guise fabriquait du textile et se situait en bordure de cette ville représentait un avantage. De plus, la rivière Aisne qui traverse la ville de Guise apportait l'eau nécessaire au refroidissement des machines. L'eau joue ainsi un rôle à la fois fonctionnel et symbolique. En effet, la construction du canal à l'intérieur du site formant une boucle lui procure la représentation d'une île. Elle évoque la société parfaite voulu par Godin, bien que le Familistère resta ouvert sur la ville et l'extérieur.

Fig 25: Affiche du dossier
de presse Familistère de
Guise

Fig 26: Le Familistère de
Guise



L' USINE

L'innovation de Godin de remplacer la tôle par la fonte dans la fabrication des pôles, lui permit d'ouvrir son usine sur le site en 1846. Au sein du Familistère, l'usine représente le moteur de l'ensemble, le garant de son bon fonctionnement. Par le biais de la production, il amène à percevoir autrement la valeur du travail. Il désire donner à l'employé sa juste valeur en rendant aux ouvriers ses bénéfices, fruit de leur travail. En effet, le travail de l'employé crée une richesse qui doit lui être restituée. L'employé peut investir et produire alors une richesse créant ainsi un cercle vertueux. Ceci permet l'émancipation sociale de l'ouvrier. Les conditions de travail sont améliorées, le salaire augmente de 20% et le temps de travail journalier est réduit de 14h à 10h. Bien que cela ne soit pas suffisant, des équivalents dits de richesses sont établis comme les soins gratuits, l'accès à l'éducation, à une habitation et à des services d'hygiène.

En 1846, quand l'usine ouvre ses portes, 32 employés travaillent et le nombre croissant du personnel montre le succès de Godin. En 1886, 40 ans plus tard, l'usine accueille plus de 1500 employés. Les appareils de chauffage et de cuisson en fonte s'exporte aussi en Belgique, aux Pays-Bas et en Angleterre. Il traduit et diffuse ses catalogues en anglais, moyen de commercer, mais aussi de répandre ses idées, important dans un siècle d'industrialisation forte: l'ouvrier doit devenir acteur pour arriver à son émancipation sociale. Cet idéal étant le but ultime des mécanismes instaurés par André Godin dans le Familistère.

CONSTRUCTION DE L'ENSEMBLE

La construction du Familistère se développe en plusieurs étapes démontrant la nécessité de l'implication des employés dans le projet. Le Familistère ne se réalise pas pour eux comme un objet fini mais se construit et évolue avec eux. La construction du premier bâtiment de logement par autofinancement eu lieu en 1959. Les bénéfices de l'usine permirent la construction de 5 pavillons au total sur une durée de 25 ans.

La comparaison du plan du Familistère avec celui du Phalanstère montre les similitudes de la forme du bâtiment et des principes de composition témoignent de l'influence de Charles Fourier. Selon lui, il existe une architecture pour chaque société témoin de l'idéal de vie sociale.

LES ÉQUIPEMENTS COLLECTIFS

La construction de l'ensemble se poursuit pour se munir en 1862 d'équipements liés à l'éducation tel que théâtre et école, gratuite, mixte et laïque, obligatoire jusqu'à 14 ans. L'édification sur le site d'un éconamat, magasin de coopération, assure des produits vendus au consommateur au prix de production, ne passant pas par un intermédiaire, Godin les qualifiant de parasite.

Dès 1870, les bâtiments dédiés à l'hygiène, buanderie et piscine couverte prennent place. Les équipements sont chauffés par une alimentation en eau chaude via un système de récupération de l'usine démontrant la volonté constante d'innovation de Jean-Baptiste André Godin pour le bien-être au sein de la Familistère.

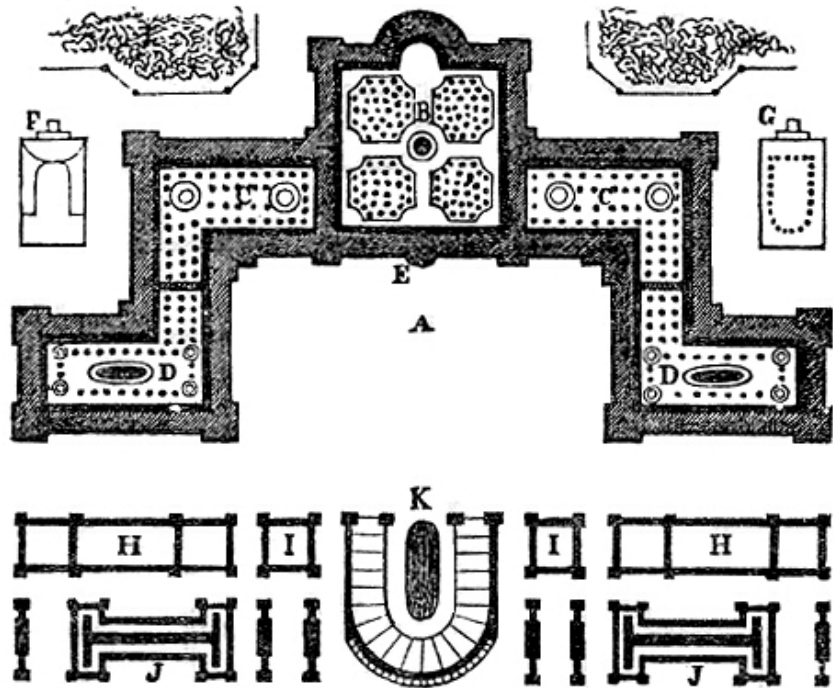


Fig 27: Plan du Phalanstère
d'après Victor Considérant
1834

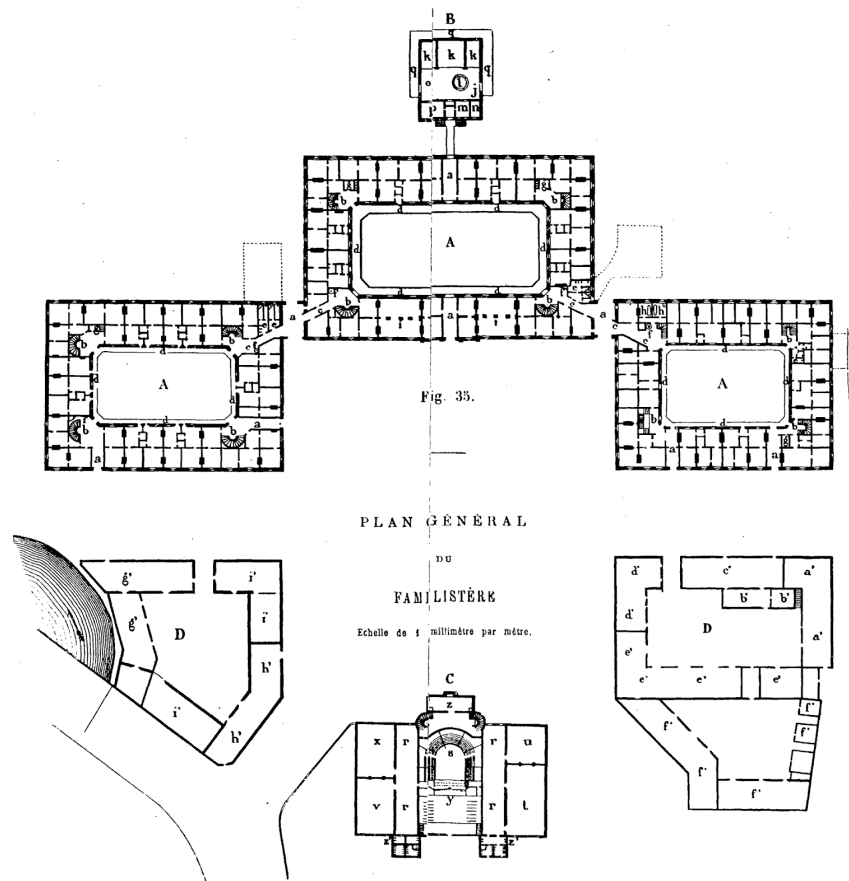


Fig 28: Plan du Familistère
de Jean-Baptiste Godin
1871

« Ce n'est donc pas le logement bon marché qu'il faut créer, car le logement bon marché est le plus onéreux pour l'homme ; ce qu'il faut édifier, c'est le logement de la véritable économie domestique, c'est l'atelier du bien-être et du bonheur humain »

LOGEMENTS

Jean Baptiste André Godin attribue un rôle important à l'architecture. Elle établit la base matérielle du progrès social et exprime, de ce fait, les valeurs de la société. Ainsi, le Familistère, contrairement aux maisons individuelles qui dans leur isolement reflètent l'individualisme, offre un logement communautaire.

L'architecture unitaire permet ainsi la création de liens sociaux indispensables à la transformation de la société, projet moral de Godin.

Le logement standard du Familistère est de 45 m² et le loyer ne représente que 5% du salaire. Ces conditions d'habiter sont bien supérieures à la moyenne de l'époque. Chaque pavillon peut accueillir jusqu'à 400 personnes. Les habitations sont équipées d'eau courante, de chauffage, bénéficient de lumière naturelle et de services à proximité. Le bâtiment central possède une cour intérieure couverte d'une charpente en bois. Le bâtiment se déploie sur 4 étages et l'organisation s'établit ainsi: les personnes âgées au rez-de-chaussée, au premier et au second les familles et au dernier étage les jeunes célibataires. Chaque logement est traversant offrant une vue sur la cour et sur l'extérieur. Un bon apport de lumière et un passage de l'air est ainsi assuré.

Citation tirée de
Solutions sociales
écrit en 1871

Fig 29: Cours intérieure
d'origine

Fig 30: Cours intérieure
2015



En 1889, un an après la mort de Godin, le familistère se constitue de:

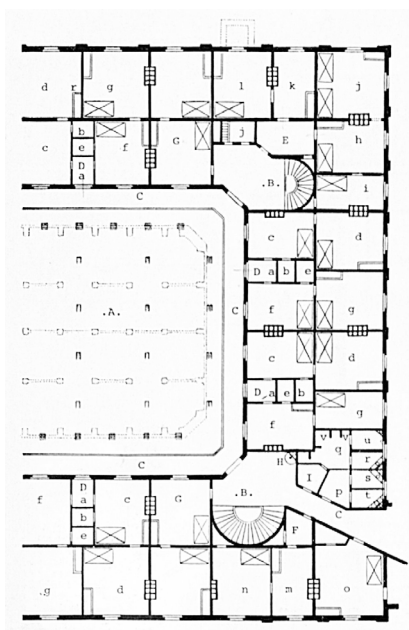
1 km de coursive
490 appartements occupés,
1748 habitants
1205 employés de l'usine
110 employés dans le Familistère
482 écoliers
1000 places de théâtre

Une porte d'entrée et un vestibule commun permet l'accès à deux appartements. Les logements étaient prévus initialement pour un 5 personnes. Cependant, cette configuration donnait la possibilité de les réunir pour une plus grande famille. Habiter dans le Familistère était un choix mais il fallait travailler. Sur les 1500 employés de l'usine, 60% vivent au sein du Familistère et 40% résident dans la ville de Guise.

Le confort des familistériens, au delà du logement, est assuré par les équipements collectifs que Godin nommera les *équivalents de la richesse*. Ce sont des améliorations rendues possible par le Familistère par son ensemble architectural unitaire, générateur de la vie collective. Le lien social est ici une clé importante. Vivre au familistère signifie prendre part aux différentes activités tels que la musique, les arts, le sport, le jardinage ou la pêche. C'est aussi participer à la vie mutualiste et acheter les produits de l'économat, la coopérative de consommation présente sur le site. Si le lien social est rompue, c'est la vie de la Familistère qui disparaît. C'est donc en opposition au mode de vie replié sur soi de la maison individuelle que les habitants du Familistère bâtissent leur identité commune.

Fig 31: Plan des appartements

Fig 32: Magasin du Familistère



ASSOCIATION COOPÉRATIVE

En 1880, Jean-Baptiste André Godin crée, au sein du Familistère, une association coopérative. Elle est mise en œuvre pour que l'ouvrier puisse reprendre en main sa propre vie. La propriété du Familistère n'appartient plus à Godin dans sa totalité. Il devient un membre de l'association au même titre que les familistériens.

« L'association est la voie ouverte à l'humanité pour la pratique de la fraternité. Avec elle, on peut marcher constamment dans la voie des œuvres utiles; on a un guide sûr et infaillible devant soi [...] Associer tout à la fois les opérations d'industrie, de travail, de commerce, d'approvisionnement, de logement, d'éducation et les divers services de mutualité. »

*Mutualité sociale et Association du capital et du travail, Godin, 1880
Cité dans le livre Godin, inventeur de l'économie sociale de Jean-François Draperi p.123*

La volonté de Godin de promouvoir l'émancipation de l'ouvrier est valable aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Lors de la création de l'association coopérative, il donne le droit de vote aux femmes. 1880, Godin est en avance sur son temps dans bien des domaines!

Les trois mots d'ordre de l'association coopérative sont: Gérer - Innover – Développer. Pour Godin, l'usine étant le moteur de l'ensemble, la capacité d'innovation et le développement du Familistère est essentielle.

Après la mort de Jean-Baptiste André Godin, le Familistère sera gérée pendant 88 années par les familistériens eux-mêmes grâce au système de l'autogestion.

DISSOLUTION & INFLUENCE

La fermeture de la Familistère aura lieu en 1968, plus d'un siècle après son commencement. Bien qu'elle ait survécu à des crises économiques et à deux guerres, deux facteurs principaux en sont la cause : économique et social.

- Économique par la concurrence toujours plus rude des autres usines. Notamment les poêles à charbon remplacées par des appareils électriques. Le manque de productivité pose un réel problème car l'usine constitue le moteur de l'ensemble. Les familistériens perdent de vue les principes de Godin tel que l'innovation qui pourrait apporter le développement nécessaire en ces temps de concurrence.

- Social par les problèmes de gestion au sein de l'association du Familistère. La gestion communautaire se perd, regardant leurs propres avantages, le Familistère se replie sur lui-même fonctionnant en vase clos. Conservateurs au lieu d'innovateurs, les habitants ne développent plus de nouveaux projets. Le manque d'innovation ne permet pas au Familistère de faire face aux différents défis qui lui sont soumis. En effet, le Familistère est un plan en constante évolution, ayant des limites qui doivent être repoussées. La dissolution de l'association de coopération en 1968 paraît inévitable. Le terrain est revendu à un particulier puis à plusieurs propriétaires privés et à la ville.

Malgré sa dissolution, l'association coopérative du Familistère portera ses idéaux beaucoup plus loin. Godin est ainsi reconnu comme l'instaurateur de la pensée coopérative. Ces expériences sociales menées à la Familistère témoignent de la plus longue gestion coopérative de l'histoire. Ses théories et celles de ses prédécesseurs prendront forme par la multiplication d'expérimentations de communautés à travers le monde et par la perpétuation de la coopération et de l'économie sociale jusqu'à aujourd'hui.

COOPÉRATIVE ET ÉCONOMIE SOCIALE

Selon Godin, pour faire fonctionner un ensemble il faut intégrer plusieurs notions:
Une coopération de consommation,
Une coopération de production agricole et industrielle
Une coopération d'habitat, permettant l'accès au bien-être, but ultime de la coopération

Citations du livre *Godin, inventeur de l'économie sociale* de Jean-François Draperi

Ainsi, Godin intègre l'économie qu'elle soit de consommation ou de production «dans l'ensemble des liens sociaux qui conditionnent la destinée des hommes: l'économie n'est pas sa propre fin. C'est le bonheur humain qui lui donne un sens.»

L'économie sociale «se penche sur le bien de l'existence humaine » et est une condition du développement de la coopération. En effet, « l'économie sociale s'élève à une conception morale: Elle démontre que l'intérêt général de la vie humaine est celui auquel tous les autres intérêts doivent être subordonnés.»

Aujourd'hui, l'innovation actuelle de l'économie sociale se retrouve sous forme de sociétés coopératives, d'associations d'activité culturelle montrant que « l'avenir est à l'inter-coopération.»

Godin est ainsi considéré comme l'un des plus importants fondateurs de l'économie sociale contemporaine. Fondateur d'un mouvement de pensée et d'acte l'analyse de Godin peut s'avérer importante aujourd'hui pour une coopération à grande échelle «dont nous avons besoin dans une économie mondialisée.»

Fig 33: Vue extérieure des logements du Familistère



SYNTHÈSE: LES COMMUNAUTÉS UTOPIQUES

COMMUNAUTÉ ET TERRITOIRE

Les différents exemples de communautés utopiques décrits précédemment relèvent essentiellement de l'idéologie du socialisme utopique porté par Robert Owen. C'est par la multiplication d'unités que pourra s'appliquer le changement.

La campagne représente la nouvelle terre d'expérimentation de l'utopie, le champs des possibles. L'unité de New Harmony ou du Phalanstère imagine un vaste terrain agricole large autour de la communauté. Elles s'inscrivent en marge de la société et s'implantent sur le territoire de façon autonome.

COMMUNAUTÉ ET PRODUCTION

Les exemples de ce chapitre illustrent le besoin de la communauté de se tourner vers un cœur productif qui lui apporte les ressources nécessaires à son autonomie. L'activité est importante au sein de la communauté: de l'agriculture dans l'utopie de Thomas More, à l'industrie des produits dérivés de la fonte dans la Familistère de Guise, en passant par l'industrie de coton de la fabrique de New Lanark. Les communautés font de la production leur moteur. Le travail est effectué en commun pour le bien de tous à l'image de l'utopie de Thomas More.

COMMUNAUTÉ ET VIE COMMUNAUTAIRE

La vie en collectivité est favorisée par l'ensemble unitaire. Les liens sociaux s'effectuent autour d'un lieu central: la cours intérieure, la cuisine ou les salles communes. La salle à manger est devenue le symbole même de l'union de la collectivité. La description dans le récit de Thomas More au sujet du temps consacré au repas et des activités qui s'y déroulent est importante. Ce lieu revêt un caractère particulier. On retrouve dans la majorité des projets une salle à manger commune comme dans le Familistère.

COMMUNAUTÉ ET FORME

La question de la forme est très présente dans ces exemples de communautés utopiques. Elle découle de l'utopie héritée du 18ème siècle où le tracé géométrique dictait la place de l'homme dans la société. La forme de la communauté organise les activités qui s'y déroulent, elle structure les rapports sociaux. De plus l'hygiène est un facteur important dans l'élaboration de l'ensemble et participe à la forme ordonnée. Ces communautés possèdent un contour et un centre. C'est une utopie fermée.

INFLUENCES DES IDÉES DE R. OWEN, C. FOURIER ET J-B A. GODIN

Les idées issues du socialisme utopique portées par Robert Owen, Charles Fourier et Jean-Baptiste Godin eu beaucoup d'influence. Diverses expériences ont été menées à travers le monde dont notamment en Amérique du nord. Ces expériences réalisées se caractérisent par une organisation sociale harmonieuse, la mise en commun des moyens de production et des richesses.

Le succès de la prolifération des essais de communautés aux États-Unis se caractérise par son économie majoritairement agricole qui offre la possibilité d'acquérir des terres. Ces circonstances feront que les réformateurs sociaux européens verront les États-Unis comme le champs le plus approprié pour l'expérimentation de leurs théories.

Robert Owen arriva aux États-Unis en 1824, prêt à mettre en pratique ses théories de réforme. En plus de la communauté de New Harmony, il inspira onze autres communautés en Indiana mais aussi dans les États de Ohio, Pennsylvanie et Tennessee. En 1840, réapparut l'engouement social impulsé par la diffusion des idées de Fourier. Ce mouvement eut plus de répercussions et de profondeur que celui de Robert Owen et donna comme résultat la formation d'une trentaine de communautés. La communauté fouriériste la plus importante fut celle de Icaria fondée par Etienne Cabet dans l'état de l'Illinois avec des émigrés français. Elle atteignit une certaine prospérité et résista de 1848 à 1895, soit presque une cinquantaine d'années.

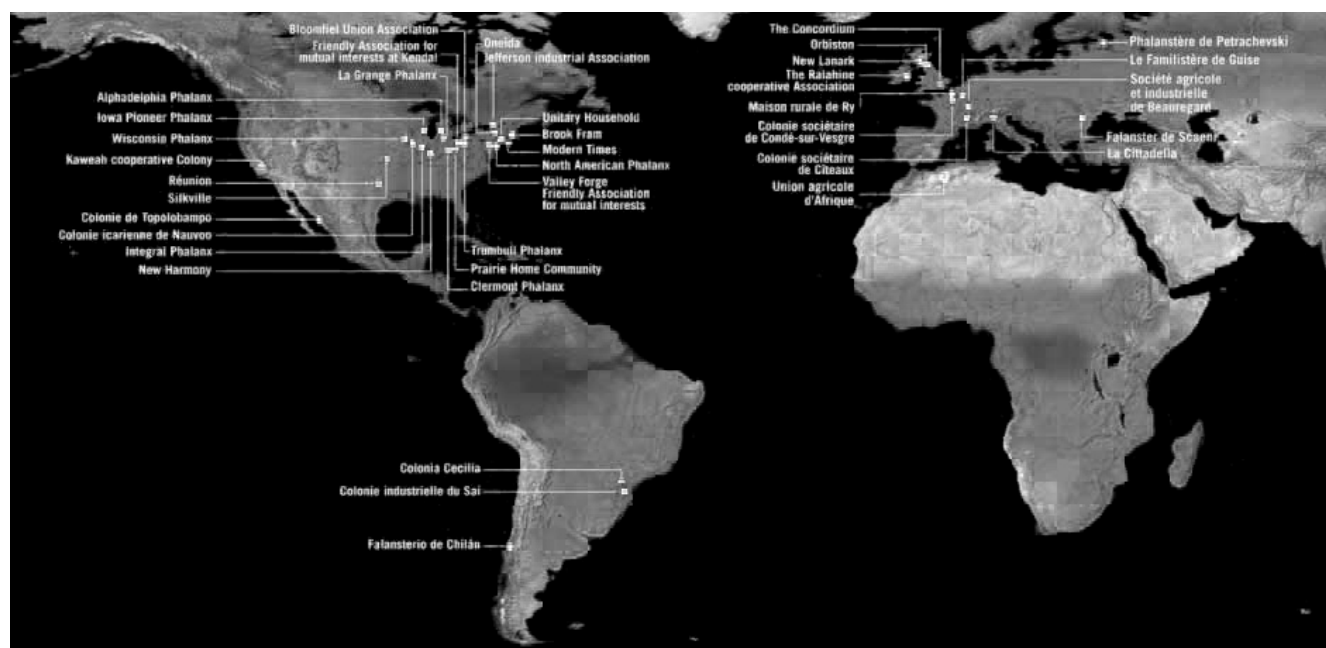
Les idées de Robert Owen et de Fourier coïncidèrent avec l'intention de réaliser une réforme sociale par le moyen de petites communautés dans lesquelles l'homme, par essence bon, pourrait se développer hors d'un contexte corrompu de la société capitaliste. Ces communautés idéales, par le fait de se consolider et de se répandre,

Notes de lecture

El Eden subvertido, la colonización de Topolobampo 1886-1896

Chapitre *El socialismo utópico norteamericano*

Fig 34: Principales expérimentations socialistes au 19^{ème} siècle



élimineraient la société corrompue. Ces nouvelles communautés seraient fondées par les principes naturels d'association humaine soit, dans les noyaux sociaux que l'homme spontanément forme : la société familiale et la société de travail.

Les communautés socialistes avaient disparues presque en leur totalité en 1870 puisque les nouvelles conditions économiques ne permettaient pas les grandes propriétés agricoles de basse productivité. Cependant, l'esprit qui animait les adeptes de Owen et Fourier restait ferme dans leur lutte pour créer une société juste et harmonieuse.

Pendant les deux dernières décennies du 19^{ème} siècle, le souhait de surmonter les désajustements sociaux revient en force à travers l'action coopérative. Le mouvement eu du succès et se cristallisa dans la fondation d'au moins 25 sociétés coopératives. Différentes tendances et formes d'organisation se retrouvent. Certaines sont de véritables communautés, d'autre de simple sociétés commerciales. Certaines se sont établies sous un régime de propriété commune d'autre qui sous un régime de propriété privée mais cherchèrent le niveau le plus élevé de coopération entre ses membres.

Ainsi au total, près de 200 communautés se localisèrent principalement dans la zone nord-est des États-Unis au cours du 19^{ème} siècle qui apparurent en trois périodes bien définies :

1824-1826 mouvement Oweniste
1840-1850 mouvement Fouriériste
1880-1900 mouvement coopératif

Cependant, il y eu beaucoup de diversité entre les communautés, dans leur philosophie sociale aussi bien que dans leurs objectifs. Il y eu des communautés strictement religieuses et d'autres non. Il y eu de grandes différences dans la manière d'organiser la propriété, dans la conception des relations entre les personnes de la communauté ainsi que dans la manière d'organiser les activités productives. Il y eu des communautés formées de nord américain et d'autres exclusivement formées par diverses nationalités européennes. Le rejet des excès de la société capitaliste en gestation fut le trait commun de toutes les communautés utopiques. Certaines essayeront simplement de s'isoler d'autres tenteront la réforme sociale. Certaines furent autosuffisantes et d'autres moins comme les coopératives.

Si le succès des communautés se mesure par leur durée et par leurs réussites économiques, le bilan résulte pauvre. Il y a eu diverses raisons qui motivèrent la dissolution des communautés. Le plus fréquent fut la disparition de l'idéal socialiste devant la poussée d'intérêts plus tangibles. A d'autres occasions, les individus furent simplement incapable de vivre conforme aux idéaux communautaires ou montreront une incapacité à s'adapter au travail manuel. Les dirigeants manquaient de sens pratique qui les menèrent à commettre des erreurs dans le gouvernement de la communauté ainsi que dans l'administration des bien commun. Des investissements désastreux et des défauts dans la législation de la propriété furent les plus courant. D'autres raisons furent d'ordre physique comme les épidémies, les incendies ou les inondations.

Ainsi, l'idéal de modification sociale, de la petite échelle à la grande, par la propagation de communautés à un niveau mondial est demeurée une illusion, un rêve, renouant ainsi avec son caractère utopique.

LA COOPÉRATIVE COMME FONCTIONNEMENT D'UNE COMMUNAUTÉ

Malgré le court succès des communautés issus du socialisme utopique, ce type d'organisation sociale aura eu des répercussions majeures, notamment sur l'avenir des coopératives et sur de nombreuses expériences communautaires qui prendront place tout au long de l'histoire. En effet, l'action coopérative perdure comme alternative face à la concurrence instaurée par le capitalisme.

Aujourd'hui, l'alliance coopérative internationale définit la coopérative comme suite: « Une coopérative est une association autonome de personnes volontairement réunies pour satisfaire leurs aspirations et besoins économiques, sociaux et culturels communs au moyen d'une entreprise dont la propriété est collective et où le pouvoir est exercé démocratiquement. »

<https://riseprojectblog.wordpress.com/2015/06/24/le-cooperatisme-face-au-perou-liberaliste/>

COMMUNAUTÉS AGRICOLES

La coopérative agricole est caractérisée comme une organisation économique. A la fin du 19^{ème} siècle, elle est définie comme utopie sociale et expérience pratique. La coopérative agricole s'est peu à peu spécifiée au cours du 20^{ème} siècle selon chaque pays.

Une des communautés agricoles la plus importante développée au début du 20^{ème} siècle est le Kibboutz. Petite communauté fonctionnant en propriété et en gestion partagée, elle représente aujourd'hui un des plus grand mouvement communautaire du monde.

Fig 35: Kibboutz, un siècle pour bâtir Israël



LE KIBBOUTZ

Kibboutz, kibboutzim au pluriel, du mot hébreu signifiant « rassembler »

Définition tirée de l'exposition *fabrique des Utopies* de la Familistère de Guise

Article *Kibboutz et « villes de développement » en Israël : Les utopies sionistes, des idéaux piégés par une histoire tourmentée* de Yuval Achouch, Yoann Morvan

Les kibboutzim se sont formés en Palestine par des émigrants juifs sionistes et socialistes venant de l'Europe de l'Est et de la Russie au début du 20ème siècle. Ils inventèrent « un modèle de colonie démocratique, solidaire et égalitaire reposant sur une communauté de biens, de travail et de moyens de production, d'éducation et d'organisation domestique : kvoutsa groupe de taille réduite ou kibboutz de plusieurs centaines de membre »

Le kibboutz s'encre dans un contexte historique spécifique et complexe. Il découle de la volonté d'envisager un retour du peuple juif sur la terre d'Israël. Ainsi, « L'utopie sioniste a donné naissance à une autre utopie plus spécifique, le kibboutz, qui s'est développé en Palestine comme réseau de communautés principalement agraires à partir de 1910. Influencé par les courants de pensée allant de l'anarchisme au socialisme sous toutes ses formes, les membres des premiers kibboutzim se sont institués en avant garde d'une révolution socialiste d'un type nouveau. »

HISTOIRE ET TERRITOIRE

Les kibboutzim, ainsi conçu comme un abri protecteur, un moyen d'échapper à l'oppression et à l'exploitation par l'expérimentation d'une société nouvelle, d'une vie en communauté et d'une volonté de liberté. Les principes des kibboutzim des premiers pionniers s'inspirent de l'idéologie communiste dans le désir de l'abolition de la propriété privée, de la mise en commun des moyens de production et de l'accès aux biens égal pour tous. En démocratie directe, l'analogie entre le kibboutz et la culture anarchiste s'établit dans le sens où tous deux expérimentent une organisation sociale dépourvue de toute autorité. De plus, l'expérience du kibboutz est à différencier des kolkhozes, coopératives agricoles émergeant en Russie également au début du 20ème siècle mais poussées par l'Etat contrairement aux kibboutzim.

La gestion de l'espace joue un rôle principal dans l'utopie kibboutzique. Premièrement comme instrument du projet sioniste par l'appropriation de terres jusque dans des régions reculées voir hostiles. Puis dans un deuxième temps, comme gestion du territoire dans les plans nationaux d'aménagement où les kibboutzim ont activement participé suite aux bouleversements démographique liés aux divers conflits tel que la guerre d'indépendance, l'immigration massive de rescapés de la seconde guerre mondiale et des réfugiés des pays arabes. Du premier kibboutz en 1909, les kibboutzim se sont multipliés jusqu'à environ 150 avant l'instauration de l'Etat en 1947 dans lesquels vit environ 8% de la population juive, soit un peu près 54 000 personnes. Le kibboutz joue un rôle politique fort et, par son activité militante, s'engage dans le projet d'indépendance national. Après les années 1950, le nombre de kibboutz augment à plus de 200. L'établissement d'autant de nouveaux kibboutzim a été rendu possible grâce aux terres que le nouvel Etat leur procura.

ORGANISATION DU KIBBOUTZ

La fondation du premier kibboutz en Israël date de 1909 et porte le nom de Degania Alef, Degania signifiant « les blés » symbolisant le caractère agricole de la communauté. Il a été établi au bord du Jourdain dans une zone initialement désertique. Le but étant de former une collectivité de travailleurs « sans exploitant ni exploité ». Partant d'une dizaine de membres, la communauté s'agrandit rapidement pour accueillir en 5 ans une cinquantaine d'individus. Cependant, les membres fondateurs limitèrent l'agrandissement de la communauté à une centaine de personnes dans le souhait de maintenir une unité familiale. Cependant, bon nombre de Kibboutz, comme celui de Ein Harod, ne maintient pas de limite au nombre de ses membres. La cellule strictement familiale est transformée pour être assumée par l'entier de la communauté. La taille d'un kibboutz varie donc d'une centaine à plus d'un millier d'individus. Une moyenne d'environ 500 personnes est la plus commune, réduisant ainsi l'organisation et l'administration au sein de la communauté. Par exemple l'éducation est du ressort de la communauté et pour les enfants, des dortoirs communs sont mis en place. Le lien avec les parents est coupé relativement tôt, les enfants allant dans la maison des petits.

Tout appartient à la collectivité et « en devenant membre du kibboutz la personne qui y entre remet à la communauté tout ce qu'elle possède ». L'ensemble de la propriété appartient donc à la communauté entière et les ressources créées sont réparties de manière équitable entre. Elle assure la nourriture, les vêtements, l'abri et tous les besoins de la vie. De plus, la communauté prend en charge tous les services médicaux ou liés à l'éducation.

Les enfants du rêve, une expérience d'éducation communautaire dans un kibboutz d'Israël de Bruno Bettelheim

« non seulement la communauté est gérée comme une unité économique autonome, mais comme une grande famille. »

ÉDUCATION

« Tout système d'éducation représente un aspect significatif de la société. Comme tel, il est toujours un reflet des idées que les parents s'en font. » Beaucoup considèrent la société comme un opposant qui fait barrage à leurs idéaux. « Par contre les parents du kibboutz voient le système d'éducation comme partie intégrante de la seule société qui leur permet à eux et à leurs enfants de satisfaire leurs aspirations les plus profondes. »

Au sein des kibboutzim l'apprentissage scolaire se fait aussi bien sur le plan théorique que pratique rappelant la description de l'utopie de Thomas More où les enfants apprenaient l'agriculture aussi bien à l'école qu'auprès des agriculteurs, dans les champs. Ainsi « plus l'enfant grandit, plus le nombre d'heures de travail extrascolaire, dans la ferme ou au magasin augmente. »

La volonté d'éviter l'appropriation ou l'attachement aux choses ou aux objets privés est une priorité d'éducation. Par exemple les chambres des enfants restent dénudées de toutes décorations. Ils y passent peu de temps et jouent dans la salle à manger commune qui devient la salle de jeu. Cette salle bien décorée contraste avec l'épurement des chambres. L'appartenance à la communauté et le renforcement de l'unité est ainsi assurée. « D'un point de vue positif, toutes les idées de possession exclusive ou privée sont remplacées au kibboutz par le sentiment d'appartenir, de faire partie. »

REPAS

Les habitants se retrouvent pour déjeuner dans la salle à manger commune, lieu de vie par excellence des kibboutzim. La cuisine commune fournit les repas. La salle à manger représente le cœur du kibboutz, lieu où la vie communautaire se déroule.

Extrait d'une analyse de Diamond, citée dans le livre *Les enfants du rêve, une expérience d'éducation communautaire dans un kibboutz d'Israël* de Bruno Bettelheim

« Au kibboutz, la salle à manger collective remplit plusieurs fonctions. C'est la plaque tournante de toutes les activités sociales. C'est le foyer culturel, siège des fêtes et des réunions ; c'est le centre politique où l'assemblée générale se réunit ; et naturellement, c'est l'endroit où tous les adultes du kibboutz prennent leurs repas. Ainsi la salle à manger doit-elle être vue comme un symbole de l'entreprise collective dans sa totalité. On peut sans se tromper affirmer que la salle à manger est le cœur de la collectivité ; si on y renonçait, le kibboutz deviendrait, pour qui voit les choses de l'intérieur, un type de société absolument différent. »

A l'époque, seule la salle à manger était construite en dur et devenait le lieu le plus confortable et le mieux aménagé, pour s'y attarder. A l'heure actuelle, la vie en communauté dans la salle à manger tend à s'estomper, le temps du repas est abrégé, comme si chacun voulait retrouver son intimité ou retourner au travail le plus vite possible. Malgré cela, elle incarne toujours aujourd'hui le lieu de la lutte contre la propriété privée, et véhicule une forte valeur symbolique.

Article *Kibboutz et «villes de développement» en Israël : Les utopies sionistes, des idéaux piégés par une histoire tourmentée* de Yuval Achouch, Yoann Morvan

A l'intérieur des kibboutzim, le traitement de l'espace cherche à concrétiser les valeurs jugées fondamentales d'égalité et de participation. De ce fait, « au cours des années s'est cristallisé un modèle d'aménagement fonctionnaliste et verdoyant qui a conféré à la plupart d'entre eux une physionomie commune : services communautaires et administratifs au centre de la localité et en particulier la salle à manger commune; en périphérie les zones d'activités, élevage et/ou industrie; et enfin les zones d'habitations aux logements répondants à des critères de modestie et d'unité, tout cela dans un espace ouvert : pelouses communes entre rangées de logements bordés de jardinets, absence totale de clôtures et rare circulation de véhicules »

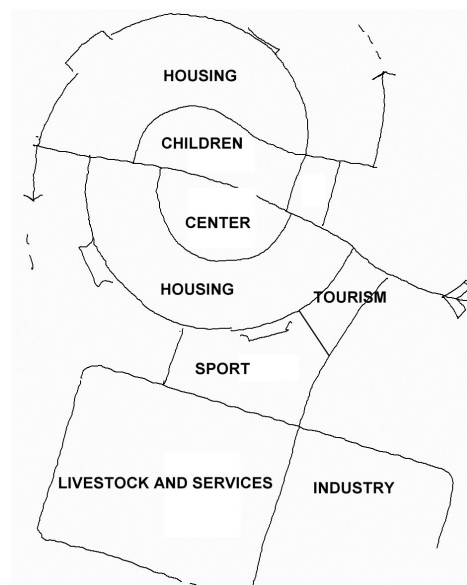


Fig 36: Esquisse du plan d'aménagement du Kibboutz Samar fondé en 1976

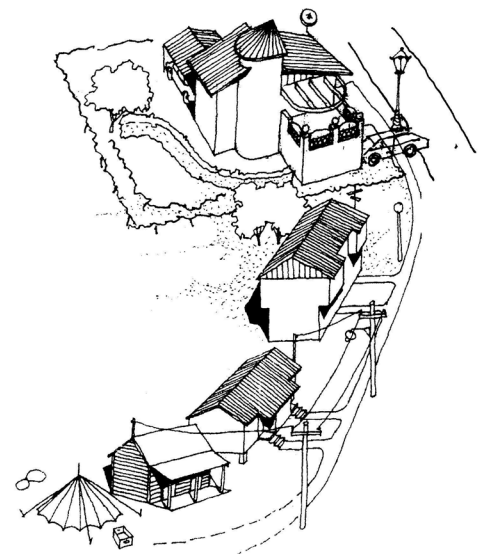


Fig 37: Évolution du logement au Kibboutz. Dessin de l'architecte Vittorio Corinaldi.

DIVISION DES IDÉES ET CHANGEMENTS SPATIAUX

Les changements effectués au cours du temps relèvent essentiellement des différences idéologiques entre les pionniers et leurs successeurs. Les fondateurs revendiquaient une petite communauté rurale et intime mettant l'accent sur les valeurs humanistes d'amitié, de dialogue, de rédemption de soi par le travail physique de la terre, le lien à la terre et aux autres membres de la communauté ; les autres, issue de la vague d'immigration entre 1919 et 1923, prônent au contraire, une grande communauté, sorte de «village urbain», ouverte aussi à d'autres activités économiques que l'agriculture, collectiviste et centralisée. »

Le déséquilibre entre ces deux idéologies s'est marqué dès les années 1950, après la création de l'Etat d'Israël. Les domaines spécifiques dans lesquels le kibboutz œuvrait pour le bien national tel que la sécurité, le développement rural et l'intégration de l'immigration sont petit à petit assurés par l'Etat. Le kibboutz perd ainsi son « statut d'élite au service de la cause nationale. » De plus, ayant plus de terrains à disposition, les moyens de production au sein des kibboutzim prennent de l'ampleur de façon à dépasser les capacités d'exploitation par la seule main d'œuvre présente. Pouvant ainsi recruter des personnes extérieures à la communauté, le kibboutz se regarde non plus « comme une avant garde luttant pour l'instauration du socialisme mais comme une alternative concurrente à la société israélienne » pouvant ainsi offrir du travail. En voulant prouver que le modèle économique socialiste est viable et peut concurrencer l'économie capitaliste mise en place par l'Etat, le caractère productiviste a pris le dessus au sein du kibboutz sur le principe de l'égalitariste. Depuis ce déséquilibre « le socialisme et l'égalité se sont limités à une affaire interne au kibboutz et celui-ci a renoncé de ce fait à son rôle révolutionnaire et à l'utopie du socialisme. »

Article Kibboutz et «villes de développement» en Israël : Les utopies sionistes, des idéaux piégés par une histoire tourmentée
de Yuval Achouch, Yoann Morvan

Ainsi l'économie basée sur la production, le travail et les bénéfices n'est plus vue « comme une structure profonde sur laquelle reposerait un système de justice sociale fondé sur l'égalité et la participation, mais plutôt comme une fin en soi. » Cela impliqua plusieurs changements dont les plus significatifs se produisent à la fin des années 90:

- Le renoncement au principe de justice sociale véhiculé par le socialisme utopique de «chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins»
- La privatisation du logement qui démontre une transition au sein du kibboutz entre un système social communautaire et un système de marché fonctionnant sur une structure hiérarchique.

Les changements culturels dont la privatisation impliquent de nets changements au sein de certains kibboutzim notamment sur la distribution spatiale. « Alors que le paysage kibboutzique exprimait une justice sociale fondée sur l'égalité et la propriété collective dans sa répartition de l'espace ». Les propriétés se ferment petit à petit par des barrières, parkings privés et les lieux communs se font de plus en plus rares contrastant avec le caractéristique principale du kibboutz : l'ouverture.

LES KIBBOUTZIM AUJOURD'HUI

Aujourd'hui, les kibboutzim existent toujours et se dénombre à plus de 270 en Israël. Bien qu'une minorité de la population israélienne y habite, représentant toutefois environ 120'500 personnes, l'activité des kibboutzim continue de constituer une force économique et sociale importante au sein du pays. En effet, la production agricole ainsi que la production industrielle au sein des kibboutzim contribuent efficacement aux ressources du pays. En effet, certains kibboutzim ont pris le chemin de l'industrie en se spécialisant dans des productions à haute valeur ajoutée comme la haute technologie ou l'agriculture de pointe en y intégrant des bureaux de recherche et de développement et plusieurs autres kibboutzim s'orientent vers le secteur tertiaire comme le tourisme.

Bien qu'ayant subi de nombreuses transformations et adaptations, quelques kibboutzim ont réussi à garder l'idéal social des premiers pionniers malgré la pression de l'explosion démographique et du capitalisme. S'efforçant ainsi de maintenir leur idéal tout en s'adaptant aux réalités quotidiennes, le kibboutz perdura dans le temps devenant un des mouvements communautaires le plus grand au monde représentant une des expériences socialistes ayant reçu le plus de succès. Ainsi, le kibboutz continu, de part de ses spécificités, de constituer un exemple notoire de vie en communauté inspirant de nouveaux modèles pour aujourd'hui. En effet, les kibboutzim, de part leur fonctionnement communautaire, réactualisent l'utopie collectivisme représentant de nouvelles alternatives possibles pour habiter le monde.



Fig 38: Kibboutz, vue aérienne

PARTIE III

Renouveau Communautaire

UTOPIE ET URBANISATION

PREMIÈRE MOITIÉ DU 20^{ÈME} SIÈCLE

Le début du 20^{ème} siècle est caractérisé par l'avènement de nouvelles techniques et innovations. Plusieurs changements comme l'augmentation de la population viennent transformer la vision de l'habiter, impliquant de nouveau mode de vie. La communauté comme base de l'organisation de la société disparaît de la vision utopique. L'individu est privilégié. L'idée fondatrice de l'utopie, résidant dans le bonheur de tous grâce à un fondement nouveaux des rapports sociaux, se transforme pour une vision plus fonctionnelle de l'organisation de la cité. Ce sont les avancées techniques qui peuvent assurer le bonheur de tous. Dès la première partie du siècle, la concentration humaine toujours plus forte dans les villes amène les architectes à imaginer des solutions plus fonctionnelles. C'est ainsi que l'urbanisme est né. Plusieurs projets représentatifs de ces années voient le jour comme la ville verticale en 1924 de l'architecte et urbaniste allemand Hilberseimer ou de la ville contemporaine de trois millions d'habitants de Le Corbusier en 1922. Ces projets de villes, adaptés aux nouvelles technologies, à l'ère de la machine, à la vitesse, évoquent les nouvelles villes américaines denses telles que New-York ou Chicago. A l'inverse, d'autres architectes comme l'américain Frank Lloyd Wright imagine dès 1930, avec ses esquisses, la ville de Broadacre City, cité diffuse et explosée.

DEUXIÈME MOITIÉ DU 20^{ÈME} SIÈCLE

Citation du livre *Villes rêvées* de Patrice de Moncan

« Les années soixante sont celles d'une remise en cause des mœurs, des institutions, de la morale mais aussi de la ville. Les premières angoisses se font sentir face à l'extension des banlieues et la mutation de la ville en métropole. »

Le constat de l'échec de la ville moderne à satisfaire un épanouissement social et culturel des individus provoque le refus de sa vision totalitaire dès les années 50. L'exploration de modèles plus ouverts cherchent à se différencier de l'héritage de la pensée utopique moderne et du rationalisme du début du siècle. L'amélioration possible du futur par le seul apport fonctionnel de la ville est fortement remise en question. La représentation même utopiste de la cité est interrogée, donnant du poids à son penchant la contre-utopie, ouvrant les possibles entre le meilleur et le pire, entre *eutopie* et *dystopie*, entre rêve et cauchemar.*

Citation du livre *Villes rêvées* de Patrice de Moncan citant les propos du couple d'architecte les Smithson en 1952

Les différents projets utopiques développés après les années 50 apportent une prise de conscience sur plusieurs niveaux: un nouveau rapport à la vie individuelle et collective apparaît, plus autonome. Un rapport à l'environnement naturel est rétablie. C'est l'architecture qui s'adapte à l'environnement désirant le garder intacte, vision contrastant avec celle du début du siècle. Ces utopies, qui voient le jour entre les années 60 et 70, effacent petit à petit l'individualisme désirant établir un habiter autrement, mode de vie alternative rendant aux espaces collectifs sa place centrale. Et rendre « l'importance des relations sociales dans l'habitat, l'identification avec l'environnement naturel et l'histoire, comme facteurs principaux de cohésion d'une communauté."

C'est dans ce contexte que pourra s'ancrer à nouveau des modes de vie basés sur la communauté qui seront illustrées dans ce chapitre par le mouvement communautaire issu de la contre culture américaine ainsi que par le projet de Paolo Soleri imaginant une ville « à l'image de l'homme ».

* DE L'UTOPIE À LA DYSTOPIE

Définition
<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/contre-utopie/contre-utopies/18906>

La réalisation de l'utopie implique la notion de son contraire, la dystopie. Ce terme, apparu à la fin du 19^{ème}, vient de l'anglais dystopia. Il est composé de deux origines grecques : le préfixe *dys-*, utilisé pour indiquer une difficulté, un mauvais état ou un mauvais fonctionnement, et le radical *topos*, qui signifie «lieu». Au terme de dystopie s'associe alors la notion de «mauvais lieu». Cette association a été conçue pour rappeler le terme utopie, auquel il s'oppose. La dystopie décrit ainsi une société organisée de telle manière qu'elle empêche d'accéder au bonheur.

MOUVEMENT COMMUNAUTAIRES ISSUS DE LA CONTRE CULTURE

La contre-culture est apparue dans les années 1960 aux États-Unis en réaction à l'*American way of life*.

Le terme de contre-culture apparaît pour la première fois dans les années soixante définissant une aspiration « à transformer les valeurs de la société qui l'accueille. »

La contre-culture s'ancre dans un contexte de l'histoire et de la culture américaine à large échelle, prenant racine face à l'emprise économique et militaire de l'après-guerre déjà présent dans les années 50. Dénonçant « le militarisme de la guerre froide, la démagogie anticomuniste, la ségrégation raciale, le conformisme social et le consumérisme. » La contre culture incarne toute une génération de jeunes issus du baby boom voulant œuvrer à une société plus juste. Cet idéal est concrétisé par l'abandon des formes conventionnelles de vie notamment professionnelle.

« Ce refus conduit aussi à rêver d'une société nouvelle, de nouveaux modes de vie, comme la vie en communauté, et fondements philosophiques. A une société qui se définit par sa croissance, sa mobilité, ses changements incessants s'oppose l'idée d'un retour à l'équilibre qui en appelle aux exigences de l'écosystème. »

Citations tirées du livre
*Go West! Des architectes
au pays de la contre-culture*
de Caroline Maniaque

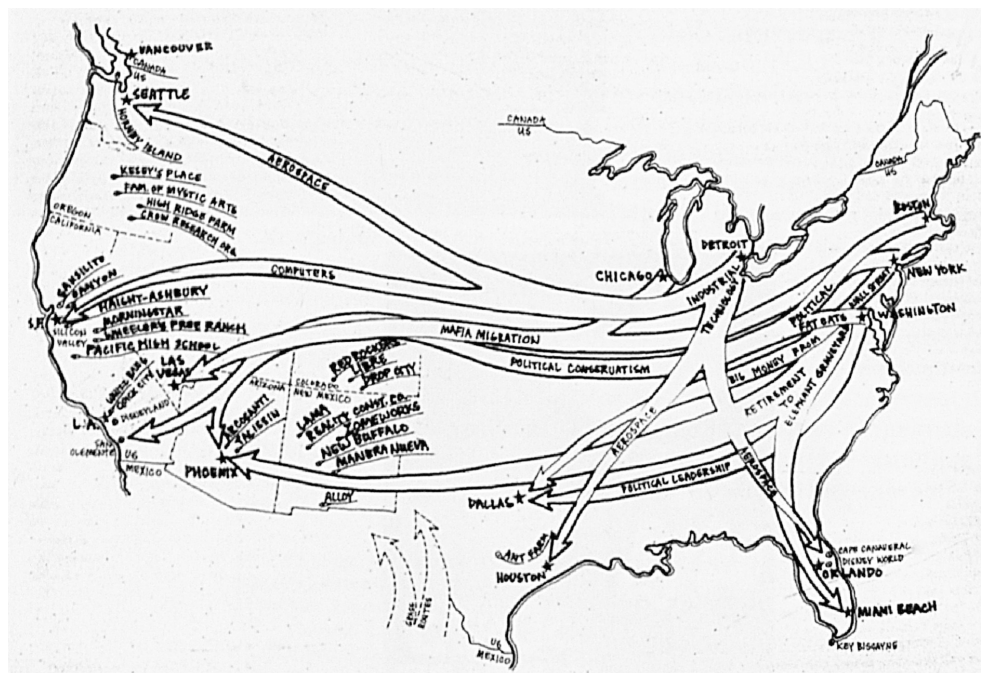


Fig 39: Carte des États-Unis
Indication de la migration
vers l'ouest de l'architecture
alternative

« L'architecture doit être un moyen de se démarquer d'une société qui n'intervient que très peu pour faire face aux gaspillages des ressources de la planète et qui relègue le citoyen à un rôle de consommateur. »

Citation tirée du livre
*Go West! Des architectes
au pays de la contre-culture*
de Caroline Maniaque

La première phase de la contre-culture représente les jeunes issus de l'utopie contre-culturelle des Flower Children. Elle débute dans les années 1964 et atteint son apogée en 1967 à San Francisco pendant la Summer of Love, grande réunion qui rassemble une centaine de jeunes. Flower child ou hippie: *child* venant de la jeunesse optimiste, *flower* en symbole de l'idéal d'un univers basé sur la paix et l'amour. Ce mouvement s'essouffle dans les années 1970 à la suite d'événements économiques et politiques du pays. Cependant, le mouvement perdure dans le temps par l'influence de comportements sociaux alternatifs marquant ainsi la deuxième phase de la contre culture.

La spécificité de la contre culture impact l'ensemble de la société. Elle produit un effet de masse et n'est donc pas réservée à une partie infime d'élites. Le terme de contre culture, au delà de représenter un mouvement, peint principalement un ensemble d'attitudes, de modes de vie, d'idéaux. Elle se caractérise par une série de thèmes tels que la jeunesse, la politique, le féminisme, la musique, la drogue, le sexe, les communautés.

Cette transformation des modes de vie s'opère par la manière d'habiter et c'est dans ce contexte que la vie en communauté se développe. « La famille mononucléaire est repoussée au profit d'une vie plus collective. De nombreuses communautés surgissent aux Etats-Unis, adoptant une grande diversité de formes. » Comme décrit dans le chapitre précédant, la vie en communauté n'est pas nouvelle. Elle était déjà présente aux Etats-Unis notamment dans les années 1840. Ce type de vie n'est donc pas une invention de la contre-culture hippie mais l'idéal de vivre en communauté a été réalimenté ajoutant « un nouveau chapitre à cette longue histoire ». Ainsi, entre 1965-1975, plus d'une centaine de milliers de personnes cherchent à expérimenter la vie en communauté.

Les communautés forment ainsi l'expression dans laquelle la contre culture a pu s'enraciner, fournissant l'infrastructure nécessaire à l'expérimentation de leurs idéaux de vie. Elles se développent indépendamment, sans organisation commune, certaines constituant des communautés urbaines, d'autre voulant vivre de l'agriculture et d'élevage. Ainsi, nombreux adeptes rejoignent les communautés rurales désirant renouer avec la nature. Ce besoin de retour à la terre évoque le désir d'un plus grand respect de l'environnement traduit par des constructions issues de récupération et de matériaux recyclés. La communauté de Drop City ainsi que celle de Sausalito en sont des exemples significatifs.

SAUSALITO

Sausalito est une commune située sur la côte californienne, au nord de San Francisco. La baie de Sausalito, investie par les hippies dès les années 1960, se démarque par son quartier flottant. Péniches, maisons-bateaux, superstructures excentriques se sont érigés sur l'eau faisant de Sausalito une réelle communauté flottante.

La communauté de jeunes hippies se caractérise par l'émergence de constructions fantaisistes aux décors colorés et floraux. Ces installations, originellement conçues dans des maisons de fortune, offrent un grand sentiment de domesticité, signe d'identité et d'appartenance important au sein de la communauté. Ce village flottant maintient les aspects communautaires qui lui sont propres et ainsi, « on peut dire que les maisons-bateaux à Sausalito forment une communauté traditionnelle qui préserve sa cohérence à travers les relations de voisinage, les repas, le tour en bateau et la convivialité » partageant ainsi les habitudes d'un mode de vie en recherche d'idéal et en quête d'amour de l'autre.

Citations tirées du livre
*Go West! Des architectes
au pays de la contre-culture*
de Caroline Maniaque

Le fort rapport à l'eau et à la cellule familiale que représente la communauté renvoie à l'origine que porte la notion d'utopie en elle. Un retour à source, comme une île pour s'isoler de l'*American way of life*, désirant instaurer en son sein un nouveau modèle de vie, loin de la consommation et du gaspillage.

Construit à partir de matériaux recyclés et transformés, Sausalito devient représentatif d'un phénomène de construction. Établi à partir de la récupération d'objets et de matériaux, ce phénomène se retrouve aussi dans l'art des années soixante. Le collage et l'assemblage étaient fortement recherchés pour des questions de coût économique mais aussi dans un souci de constructions légères et éphémères. « En exploitant ces techniques, recyclant et détournant les rebuts de la société d'abondance, ces artistes conféraient un sens à leur marginalité. »

Sausalito se transforme ainsi en un haut lieu de la contre-culture par sa lutte et ses diverses expérimentations. Remportant un succès notoire, la communauté figure comme un site de visite et de pèlerinage, aussi bien pour de nombreux hippies que pour des architectes venant du monde entier. Sausalito, lieu représenté par un imaginaire idyllique devient ainsi symbole de la contre-culture.

Fig 40: Maison-bateaux
de Waldo Point, baie de
Sausalito



Citation du livre *Go West!*
faisant référence à l'écrit
de Henry Miller, *souvenirs*

*« Maison flottante. Ma racine flottante. [...] Passant par San Francisco j'ai
rendu visite à ma famille aquatique. »*

DROP CITY

Drop City constitue la première communauté rurale hippie. Elle fut construite en 1965, au Colorado aux Etats-Unis. Montrant le chemin du mouvement hippie, elle donnera l'exemple à d'autres communautés qui se développeront dans la décennie. Drop City incarne un nouveau type de communauté, érigé dans la volonté de ne rien emprunter à ce qui existe, extravagante, d'architecture atypique. Rejetant toutes sortes de conventions sociales, Drop City rassemble les thèmes évoqués dans les communautés tel que l'anarchisme, le pacifisme, l'isolement rural et l'intérêt pour les arts. Les activités créatrices tiennent un rôle central plaçant les arts dans tous les domaines de la vie avec l'usage de couleurs vives et le réemploi de déchets comme matière première.

La création de Drop City commence par la rencontre d'étudiants en art, Clark Richert et du couple Gene et Jo Ann Bernofsky, au début des années 1960 à l'université de Kansas. Le nom de la communauté Drop City vient du courant qu'ils créent Drop Art sous les influences de l'artiste Allan Kaprow, adepte de performances artistiques en interaction le public. Le but de Drop City était de construire une colonie d'artistes conçu comme une performance esthétique globale.

La communauté prend forme en 1965 sur un terrain de deux hectares et demi dans le sud près de la ville de Trinidad, à proximité du lieu d'habitation d'un des fondateurs, Clark Richert. Ils commencent à trois la communauté en vivant dans leur voiture puis sous tente. Une conférence de Buckminster Fuller, concepteur de dômes géodésiques, permettra de mettre au point la vision qu'ils désirent pour l'habitat de leur *civilisation nouvelle*. Le succès des dômes géodésiques se caractérise par une structure légère et économe en matériaux permettant une grande résistance et une grande portée grâce à sa structure triangulée. De plus, la forme en sphère et demi

Fig 41: Communauté de Drop City



« Rien n'était fixe, rien n'était formalisé, tout était possible »

Citation tirée du livre *Go West* rapportant des propos de Marc Vaye, habitant de Drop City

sphère offre une qualité environnementale car elle se chauffe ou se ventile facilement. Ainsi, cette structure apparaît comme idéale pour servir d'abri et accueillir des logements pour un grand nombre de personnes.

A l'opposé de la précision de l'ingénierie de Buckminster Fuller, les membres de Drop City travaillent et assemblent, tels des artistes, des matériaux de récupération et de recyclage. Poteaux téléphoniques comme fondation, chute de scierie pour l'ossature, papier goudronné, grillage, capsules de bouteilles et plâtre pour les panneaux de remplissage. La disposition des différents dômes sur le terrain semble appartenir à aucune règle. Bien que le nom de Drop City fait référence à une notion urbaine, le lieu a plus l'apparence d'un campement nomade.

Citation tirée du livre *Go West*

« Choix de structures légères ou tridimensionnelles, une architecture qui fait appel à la légèreté par opposition à la masse. »

L'évolution des dômes se modifie dans l'année suivante, en 1966, grâce à de nouveaux arrivants tel que Steve Baer. Ingénieur, il contribue sensiblement au développement de la construction au sein de la communauté. A la place d'utiliser divers matériaux de remplissage, il propose d'utiliser des tôles provenant d'anciennes voitures pour servir de panneaux recouvrant l'ossature des dômes géodésiques. Pour rendre la construction plus attrayante, les tôles sont ensuite peintes en diverses couleurs produisant des sphères à facettes multicolores. Ils marquent ainsi leur architecture et font du dôme coloré le symbole de leur communauté.

Le centre de la communauté est représenté par le grand dôme central qui abrite les services communs. Bureaux, bibliothèque, atelier, salon, cuisine commune et logements à l'étage sont aménagés.

Fig 42: Le grand dôme



A la fin de l'année 1966, la communauté est pourvue de six constructions de dômes géodésiques et se dote d'électricité. Ils installent peu après un système de chauffage solaire. Pour la conception des panneaux solaires, toujours très empreint de l'idée de construire en recyclant, ils utilisent des rétroviseurs de voitures. Pour les habitants de Drop City, les Droopers, le coût économique de leur construction montre la future voie, la voie des habitations des temps nouveaux.

En 1968, trois années après la construction du premier dôme, la communauté s'élève à une quinzaine de personnes. L'architecture alternative et l'art en général apportent les changements nécessaires au sein de la communauté. Néanmoins, malgré les efforts menés, les conditions de vie restent très rudimentaires. Le site est désertique et l'aridité du terrain n'offre pas la nature prospère et abondante de l'imaginaire des premières utopies telle que décrite dans le récit de Thomas More. Au sein de la communauté, une fabrication artisanale de poteries et de pipes ainsi que la vente d'œuvre d'art leur procure un mince revenu. La communauté entretient une bonne entente avec le voisinage, contrairement à d'autres communautés hippies, leur permettant de recevoir quelques faveurs comme la donation de nourriture d'une épicerie voisine. Refusant tout travail salarié de l'extérieur, les Droppers font de la pauvreté un mode d'existence. La vie en communauté se déroule de

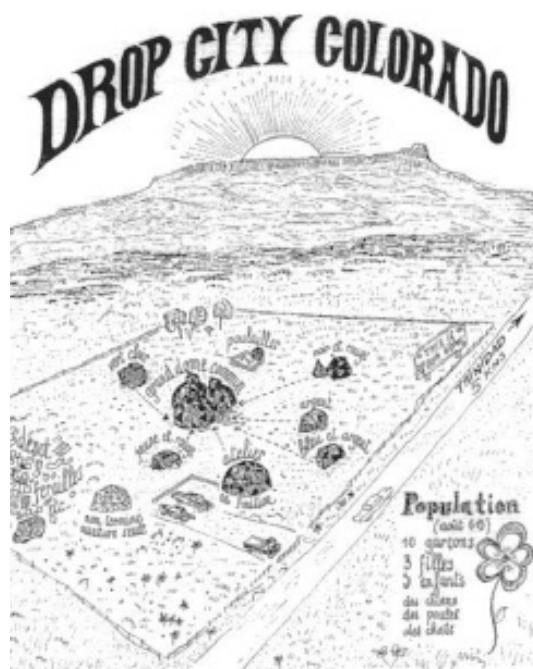


Fig 43: Vue de Drop City

Fig 44: Plan du grand dôme

Fig 45: Élevage

« Sortes de huttes collectives, ces dômes établissent un lien avec un habitat traditionnel, le tipi ou la yourte. » « Ne reflètent pas seulement les provocations formelles mais capte aussi la domesticité, le mode de vie, ce qui est relativement rare. »

manière égalitaire et le partage règne comme règle. Ainsi l'argent, la nourriture, les vêtements comme les voitures se partagent. Les discussions et réunions ont lieu dans le grand dôme commun cependant chacun oeuvre à ce qui lui semble bon. La vie se déroule de manière communautaire et les repas sont partagés.

Drop City acquiert de plus en plus de renom notamment grâce au Prix Dymaxion de Buckminster Fuller décerné pour les constructions inspirées du principe des dômes géodésiques. La communauté devient un lieu convoité, de plus en plus de visiteurs se rendent sur le site. Se voulant ouverte et désireuse d'accueillir toute les personnes en rupture avec la société américaine, la communauté continue de se faire connaître à travers l'organisation de divers événements comme « The Joy Festival ». Ce festival de musique et de drop art attire plus d'une centaine de hippies. Devenant le symbole d'une génération, image accentuée et véhiculée par les magazines, l'harmonie de la communauté se déséquilibre et s'affaiblie. Pour certain, cette popularité acquise ne s'accorde pas avec les principes de bases de Drop City. En 1968, les trois principaux fondateurs, Clark Richert et le couple Gene et Jo Ann Bernofsky, quittent la communauté. Bien que la relève s'opère rapidement, les nouveaux habitants ne s'impliquent pas de la même façon voyant, pour beaucoup, un moyen économique et divertissant de passer le temps. Perdant le cœur même de la raison d'être de la communauté, Drop City est finalement abandonné en 1973 après 8 ans d'existence, après avoir accueilli jusqu'à 40 dropers. Drop City restera néanmoins l'emblème du communautarisme de la contre-culture le plus connu et représentera le lieu de prédilection pour ceux qui recherchent de nouveaux horizons.



Aussi bien dans la forme architecturale que dans la disposition des habitats entre eux, l'exemple de Drop City ou de Sausalito renouent avec l'habitat traditionnel traduisant un besoin de retour aux éléments essentiels et à une forte harmonie entre homme et nature. Plus la volonté de bâtir une société utopique se présente, plus la transmission du passé se manifeste.

ARCOPOLIS LA VILLE À L'IMAGE DE L'HOMME

LA CITE UTOPIQUE DE PAOLO SOLERI

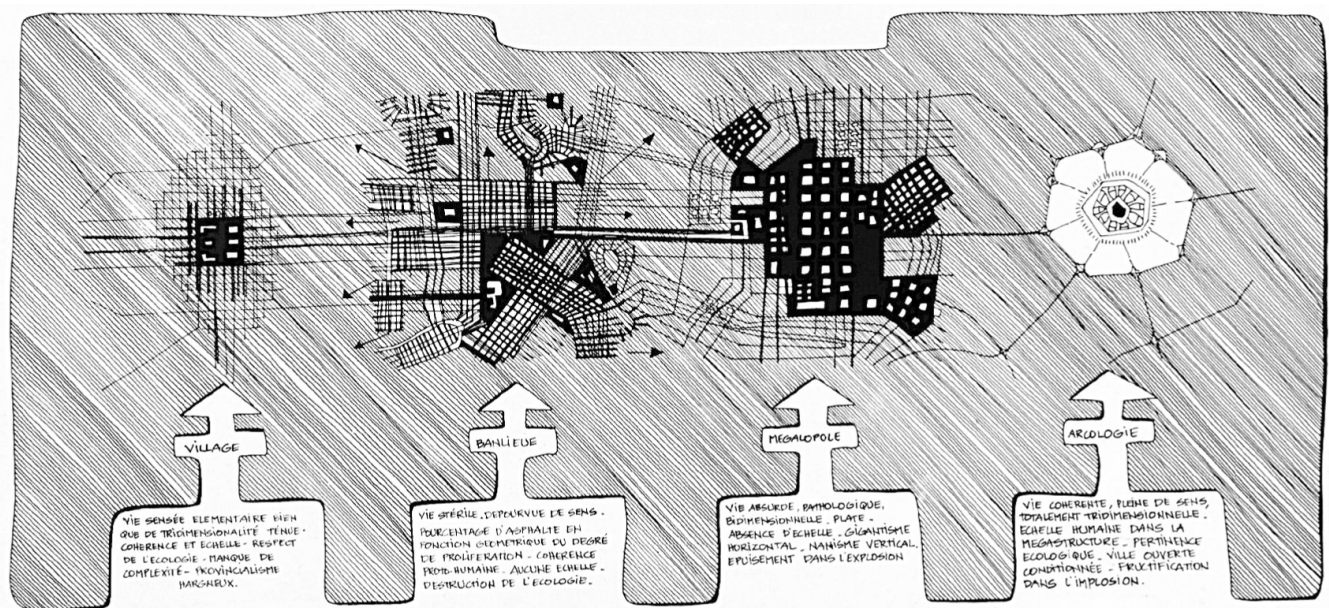
Paolo Soleri, architecte italien, obtient en 1946 son diplôme. Il se rend aux Etats-Unis, en Arizona, dans l'école de Frank Lloyd Wright à Taliesin West. Il s'inspire fortement des travaux Frank Lloyd Wright dans la conception de ses projets de cités utopiques. En effet, il sera très impacté par ses idées tel que l'architecture organique cherchant les combinaisons harmonieuses entre unités de mesures et propriétés des matériaux. Il expérimente ces principes dans des réalisations tel que la maison enterrée Dome House, en Arizona ou dans l'usine de céramique « Ceramica artistica Solimene » en Italie.

Parallèlement à ses constructions, il élabore une théorie basée sur une technologie qu'il veut inventive et qu'il désire mettre en place afin de lutter contre « la tendance de l'espèce humaine à se répandre ». Pour cela il imagine plusieurs villes utopiques très compactes se développant verticalement et pouvant contenir deux millions d'habitants. Pour Paolo Soleri, la ville ne peut se répandre à l'infinie mais doit donner naissance à de nouvelles formes pouvant être basées sur des cellules citadines. « L'architecture doit parvenir à exprimer cette dimension extrêmement importante de l'humanité : la communauté entendue non pas comme séparation de cellules individuelles mais comme combinaison de ces cellules individuelles dans un système plus global. »

Propos inspirés de www.universalis.fr/encyclopedie/paolo-soleri

Extrait d'un entretien donné par Paolo Soleri en 2006 au site Floornature

Fig 46: Comparaison de l'empreinte au sol



« Déclarant que l'architecture organique devrait être l'idéal moderne. Il ne faut chérir ni forme préconçue nous liant par-dessus nous aussi bien au passé, au présent qu'au futur, mais plutôt exaltant les lois simples du bon sens, ou d'un sens supérieur si vous préférez, déterminant la forme par le biais de la nature et des matériaux. »

ARCOSANTI

Citation de Frank Lloyd Wright, Une architecture organique, 1939

Dès 1955, Paolo Soleri construit en Arizona la maison Earth House sur un terrain d'environ 10 hectares qui représentera les fondations de son projet Cosanti. S'agrandissant peu à peu, Cosanti deviendra dans les années 1970 Arcosanti. Par ce projet, Paolo Soleri imagine un réseau de villes organiques, se développant selon les besoins des communautés et des habitants en épousant les sinuosités de la topographie. Il désire expérimenter une structure qui ne soit pas une finalité en soi mais une matrice capable de se développer pour accueillir plusieurs activités tel que atelier, logements et espaces communs. Ce projet représente l'origine de sa ville organique en progression. Prototype, Arcosanti se développe selon les principes que Paolo Soleri nommera Arcologie, contraction d'architecture et d'écologie, une ville « à l'image de l'homme ». Ainsi, par la conception de notions telles que l'auto-gestion et l'organisation de communautés solidaires et autonomes, l'Arcologie désire édifier des unités d'habitations et de productions de façon à pouvoir minimiser l'impact de l'activité humaine sur la nature. En effet, il estime que « l'humanité devra dépasser l'égoïsme qui caractérise nos sociétés actuelles si elle veut être en mesure de survivre et que la terre peut très bien se passer de nous. » Inspirée de la sociologie et de l'anthropologie, son approche communautaire de l'architecture se traduit par la reconnaissance de l'interdépendance des uns des autres et la dépendance à la nature. Le développement technologique deviendrait ainsi une liaison entre les activités humaines et l'environnement naturel.

Fig 47: Communauté d'Arcosanti



Soleri travaille essentiellement avec les matériaux issus de la terre et étudie ses capacités structurelles. Il met au point, grâce à des techniques de coffrage et de moulage, une multitude de variations de formes et de motifs désirant ainsi mélanger techniques traditionnelles et capacité technologiques dans ses réalisations. Dans cette expérimentation collective, par la mise en commun des compétences de chacun, la communauté peut se développer ainsi en harmonie avec son environnement, s'adaptant aux conditions climatiques et géologiques de l'Arizona.

HABITAT ET LIEU DE PRODUCTION

Au centre de l'organisation spatiale et sociale d'Arcosanti se situe le travail. Commençant par un atelier de cloche en céramique pour financer leurs expérimentations, Arcosanti s'agrandit avec des ateliers de céramique et de métallurgie permettant à la communauté de se développer par la vente de son artisanat. Il s'inspire des principes expérimentés dans son usine de céramique, construite en Italie, mêlant unités de production et unités de conception. Paolo Soleri souhaite permettre le même échange pour sa cité idéale mêlant lieu de vie et production artisanale. Arcosanti est ainsi conçu comme « des espaces de vie autosuffisants qui réuniraient plusieurs fonctions nécessaires à l'organisation sociale. Ainsi, les lieux de résidence, de production et de loisir pourraient être – idéalement – imbriqués les uns avec les autres, au sein de complexes de vie évolutifs. »

La conception d'offrir dans le même espace, un lieu de vie, de travail et de loisir, rappelle celle évoquée dans les expériences des communautés utopiques du 19^{ème} siècle. Cependant, Arcosanti se démarque par la participation de chacun à contribuer pour l'édification de la communauté, faisant d'Arcosanti une utopie ouverte

ARCOLOGIE

Arcosanti existe toujours avec une centaine de résidents. Loin des ses objectifs de ces villes utopiques à deux millions d'habitants, cette expérimentation a toutefois permis la réalisation de plusieurs principes de l'Arcologie.

Par son principe d'Arcologie, Paolo Soleri illustre l'idée d'établir un développement urbain par un réseau de villes de taille humaine en harmonie avec son territoire, son environnement naturel. Cette volonté rappelle celle des socialistes utopiques qui espéreraient pouvoir amener un changement de société par la multiplication de communautés.

La vision de la ville de Paolo Soleri contraste avec celles des utopies développées au début du 20^{ème} siècle. Par la manière de mêler les lieux de vie et de production, elle se démarque de la vision de Le Corbusier pour sa ville de trois millions d'habitants prônant la séparation des fonctions entre habitation, travail, loisir et circulation. Bien que travaillant sur la verticalité, la conception de la ville de Paolo Soleri se différencie également de l'utopie d'Hilberseimer dans sa ville verticale basant son urbanisme sur une séparation des circulation. En effet, Paolo Soleri fait

« La compacité de l'Arcologie permet à l'agriculture et à la protection des terrains de reprendre 90% ou plus des terres englouties par l'extension de la mégalopole et de la banlieue. Être citadin et campagnard et pouvoir profiter entièrement, à la fois, des vies urbaines et rurales: ainsi l'Arcologie sera un lieu où l'homme désirera vivre. »

Citation du livre *Arcologie, la ville à l'image de l'homme* de Paolo Soleri

de la voiture une absurdité car rien n'est conçu pour elle. De plus, par sa volonté de forte densité, le système d'Arcologie contraste avec les projets s'étalant dans l'espace comme celui de Broadacre city de Frank Lloyd Wright. Ainsi, dense, utilisant la dimension verticale, reproductible à l'infini, la ville selon Paolo Soleri se situe à la frontière de ses nombreuses utopies urbaines développées pendant la première moitié du 20^{ème} siècle.

Arcologie, par sa miniaturisation de la ville et son déploiement vertical démontre son autonomie. Un aspect nouveau de l'utopie s'instaure par le rapport qui s'établit entre utopie et écologie. L'écologie représente un équilibre harmonieux entre les œuvres de l'homme et l'environnement.

Par la citation ci-dessus, il est possible de mettre en relation les travaux de Paolo Soleri avec ceux du britannique Ebenezer Howard à la fin du 19^{ème} siècle à propos des Cités-jardins. C'est en s'opposant à l'urbanisation croissante liée à l'industrialisation qu'il développe le système des Cités-Jardins. Howard propose un urbanisme différent tirant partie des avantages de la ville et de la campagne. Il les conçoit comme de petites communautés urbaines, unité reproductible. Limitée à 30'000 personnes, elles sont indépendantes et gérées par les citoyens. Elles sont de forme circulaire, ancrée dans un territoire d'environ 20 km² d'espaces agricoles. Ainsi homme, ville et nature seront réconciliés.

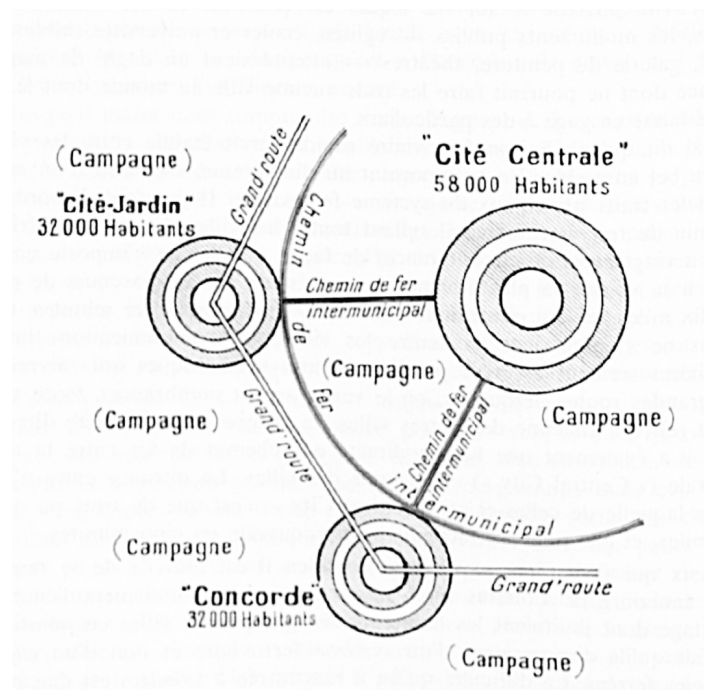


Fig 48: Cités-jardin de E.Howard

SYNTHÈSE

COMMUNAUTÉ ET TERRITOIRE

Le changement social par la multiplication d'unités prôné par le socialisme utopique se retrouve dans ces exemples. En effet, la multiplication des communautés hippies voient le jour. Cette pensée se développe aussi dans le projet utopique de Paolo Soleri qui imagine des villes autonomes et reproductibles afin de préserver l'environnement.

Les communautés opèrent une rupture radicale, elles s'isolent, notamment sur les terres arides de l'Arizona.

Les communautés s'installent de façon légère dans le territoire comme voulant réconcilier l'homme avec la nature. Les dômes de Drop City présentent une structure démontable et la communauté d'Arcosanti de Paolo Soleri est construite essentiellement en terre.

COMMUNAUTÉ ET PRODUCTION

Les exemples illustrés dans ce chapitre ne font pas du travail l'élément structurant, organisateur. La communauté est à la recherche de l'essence. C'est la créativité qui devient l'élément moteur de la communauté. La production d'artisanat assure le nécessaire comme l'illustre la fabrique de céramique de la communauté de Paolo Soleri. La créativité fait partie intégrante de la communauté, elle est partout, mêlée aux autres activités.

COMMUNAUTÉ ET VIE COMMUNAUTAIRE

L'organisation de la communauté autour du lieu de repas reste présente. La salle à manger permet une réunion possible comme illustré dans l'exemple de Drop City. Cependant, l'habitat n'est plus organisé autour de ce lieu. Le partage des repas reste fédérateur de liens sociaux et donne l'image de l'union de la communauté. Le cas du Kibboutz en est tout particulièrement représentatif. Ainsi, la salle à manger commune revêt toujours une place centrale au sein de la communauté mais ne la traduit plus forcément spatialement.

COMMUNAUTÉ ET FORME

La forme récurrente demeure le cercle. Cependant le cercle n'est plus conçu comme organisateur de l'espace, formant un contour, un centre. Le cercle, la sphère, la courbe sont utilisés pour les éléments de construction au sein de la communauté. On les retrouve dans les dômes de Drop City, ou dans les voûtes d'Arcosanti de Paolo Soleri.

La communauté se crée depuis la collectivité, ce n'est plus un architecte planificateur qui détermine les espaces. La communauté n'est plus organisée selon un ordre géométrique, les éléments se placent entre eux de façon désordonnée. Cette disposition traduit une recherche de liberté, significative de l'époque. La forme exprime la beauté, l'esthétisme et l'originalité, elle peut ainsi se mettre au service de l'expression d'un idéal qu'elle essaye au mieux d'atteindre. L'utopie est ouverte.

Citation tirée du livre Jules Verne aux confins de l'utopie de Nadia Minerva

« C'est la nature qui donne l'exemple de l'accomplissement le plus parfait d'une société, un modèle réussi qui s'offre aux tentatives communautaires de hommes. »

PARTIE IV

Avenir Communautaire

LES UTOPIES AUJOURD'HUI POUR DEMAIN

L'EAU, LA NOUVELLE TERRE

L'utopie, le non-lieu, a toujours nourrit l'imaginaire des hommes, architectes comme citoyens. Elle a pris place sur la terre des possibles, originellement dans le creux des pensées et des mythes puis sur l'île de Platon ou de Thomas More. Elle s'est concrétisée avec la découverte du nouveau monde, de nouveaux terrains devenus champs d'expérimentation. Elle s'est perpétuée par des projets sociaux voulant instaurer une société plus égalitaire, plus juste. L'utopie s'est ensuite battue contre l'uniformisation et l'autorité. Aujourd'hui elle se confronte aux problèmes démographiques et écologiques mais à quoi rêve-t-elle? Comment prend-elle forme?

Aujourd'hui à défaut de découvrir de nouvelles terres, terrains des possibles, les utopies explorent la mer et le ciel. L'imaginaire de l'utopie renoue avec ses sources, celle de l'eau, celle de l'île. Le mythe continue ainsi d'être alimenté. Par la confrontation à la surpopulation, vivre sur l'eau apparaît être une solution, ne contribuant pas à la densification des espaces terrestres. Traversant les âges de l'utopie, l'eau revêt ainsi plusieurs fonctions. Au commencement elle est source de vie. De ressource primaire nécessaire à l'homme et à son activité elle évolue en un système structurant les modes de vie: structure de transport, structure d'un territoire, élément attractif pour l'élaboration d'une cité. L'eau devient matrice, support, jusqu'à accueillir en son sein des constructions, flottantes ou en réseaux.

De nombreux projets se sont développés ainsi. La vie sur l'eau étant un thème en soi, les exemples cités, tout en évoquant la notion de communauté, restent anecdotiques. Ils ont seulement pour but de vouloir questionner les enjeux actuelles que porte l'utopie aujourd'hui.

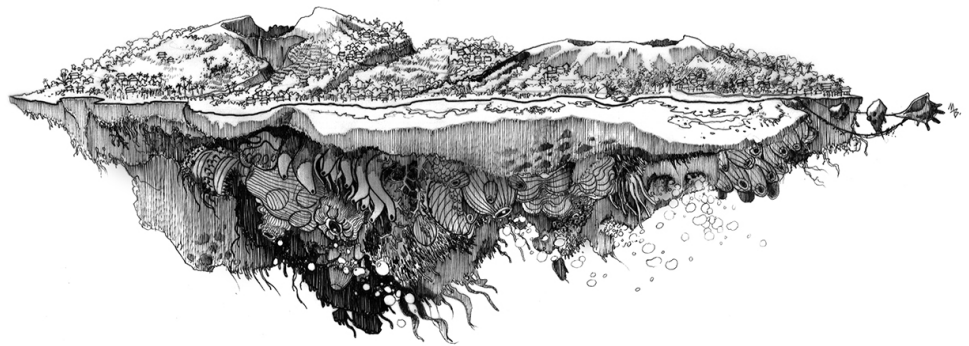


Fig 49: Île, illustration

*« Un pré-requis de l'architecture utopique est la croissance démographique.
Combien étions nous? Combien sommes nous? Combien serons-nous? »*

COMMUNAUTÉS FLOTTANTES

Chaque époque porte ses utopies, chaque société possède ses rêves. L'utopie engendre une démarche de remise en question profonde à travers les thèmes qu'elle aborde. Alors que les questions sociales étaient au coeur des préoccupations de l'utopie de Thomas More aux socialistes utopistes, aujourd'hui la question environnementale a pris le dessus, se plaçant au coeur des réflexions du 21^{ème} siècle. L'utopie analyse la société contemporaine désirant projeter un monde estimé meilleur pour l'homme. Ces expériences alimentent les projets d'urbanisme et d'architecture, moteur générant de nouveaux espaces. Mais quelles sont les utopies du 21^{ème} siècle? Elles sont exprimées dans des propositions de villes futures à l'image de notre siècle. Siècle caractérisé par ses réseaux: réseaux mondiaux, réseaux d'informations, réseaux de communications, par l'hypertechnologie, la globalisation, par la société de l'image et du virtuel, du temps remplaçant l'espace. Mais ces utopies contemporaines sont aussi le reflet des préoccupations de notre société actuelle, crise environnementale, question énergétique et croissance démographique exponentielle. En effet, une prise de conscience s'opère depuis la fin du 20^{ème} siècle sur l'aspect fini de l'espace et des ressources de la planète. Les utopies, intimement liées aux enjeux que doit affronter l'homme, reflètent ainsi ses préoccupations sur des thèmes tels que le réchauffement climatique et la montée du niveau des eaux impliquant une concentration toujours plus dense de l'homme sur la terre. C'est dans ce contexte que les utopies se sont imaginées flottantes ou volantes. Ainsi, ramené à l'image de l'îlot, les utopies d'aujourd'hui, communautés flottantes sur l'eau ou dans les airs, se nourrissent de l'image du bateau, de la navette, unité autonome par excellence. Mais que restera-t-il de ces utopies contemporaines? Sont-elles véritablement un modèle pour envisager l'architecture de demain?

Citation d'Emmanuel Ventura, *Architecture utopique, Imaginaire ou visionnaire?*

«Un morceau d'espace flottant, un lieu sans lieu, vivant par lui-même, fermé sur soi, libre en un sens.»

Citation de Michel Foucault
*Les Hétérotopies, France-
Culture, 1966*

The Superstar est une ville mobile imaginée par le bureaux d'architectes chinois MAD en 2008 également. En forme d'étoile, mobile, transportable d'un bout à l'autre de la planète, elle représenterait un modèle alternatif face à l'avenir de l'urbanisme, toujours en expansion. Les habitants, au nombre possible de 15'000, formeraient une communauté de vie régit par ses propres règles.

Lilypad, île flottante pour réfugiés climatiques, imaginée par l'architecte Vincent Callebaut en 2008, est un projet qui pourraient être construite dans les archipels menacés par le réchauffement climatique. Installée sur une structure flottantes, chaque ville serait une île autosuffisante et respectant l'environnement. La forme qu'elle exprime, tel un bateau, affirme son autonomie.

Ces projets adoptent une forme similaire de communauté: forme finie, unité reproductible, centre et contour. Cependant, quelle valeur sociale portent-t-elles? Est-ce vraiment le bien de la communauté qui constitue la base de l'organisation? N'est-ce pas seulement image?

Fig 50: Projet Superstar

Fig 51: Projet Lilypad



LA COMMUNAUTÉ, PORTEUR D'UTOPIE ?

Où est donc la place de la communauté aujourd'hui face à l'urbanisation et à la mondialisation? La communauté peut-elle être un modèle pour le développement? Face à ces utopies, une autre approche pourrait être envisagée portée et nourrie par les caractéristiques même de la communauté: redevenir autonome, renouer avec la nature, envisager une nouvelle façon d'habiter, changer les modes de vie, redevenir créateur, réduire l'impact de l'homme sur son environnement.

Cherchant à être exprimés, ces thèmes seront abordés à travers les textes de plusieurs philosophes dans le but de requestionner le principe d'autonomie et le rapport de l'homme à son territoire.

Autonomie:

« Situation d'une collectivité, d'un organisme public dotés de pouvoirs et d'institutions leur permettant de gérer les affaires qui leur sont propres sans interférence du pouvoir central.»

Définition
[http://www.larousse.fr/
dictionnaires/francais/autonomie/6779](http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/autonomie/6779)

VERS UNE AUTONOMIE

L'utopie, porteur d'idéal, relève d'une volonté de vivre autrement, d'un songe d'une société différente, plus égalitaire, plus libre. L'ambiguïté même du caractère de l'utopie est son impossible réalisation. Pourtant, elle s'est concrétisée de diverses façons telle que décrite dans les exemples le long de ce travail. Le point commun entre elles est la revendication d'autonomie, autonomie face à la société dans laquelle elles s'inscrivent.

Cette notion d'autonomie est abordée par trois grands auteurs dans les années 1970 par le biais de la notion de politique écologique. Ce courant, diffusé dès ces années-ci, prend en considération les enjeux écologiques dans l'action politique et l'organisation sociale. L'écologie devient politique du moment où la question de la survie de l'individu prend place. Les mouvements tels que le socialisme ou l'auto-gestion ont largement inspirés ce courant.

ANDRÉ GORZ

André Gorz, né à Vienne dans les années 1920 est un philosophe et écrivain qui deviendra l'un des principaux théoriciens de l'écologie politique. Ses préoccupations seront essentiellement tournées sur la question de l'autonomie de l'individu et sur les conditions par lesquelles une société peut reprendre le contrôle sur l'économie et de ce fait assurer sa propre autonomie. En effet, selon André Gorz « *la crise environnementale est à comprendre comme une crise du capitalisme.* » Par son analyse, il met en place une vision politique de l'écologie dans le but de dénoncer la dégradation de l'environnement qui ne peut pas être compris, selon lui, sans les logiques économiques et sociales existantes qui structurent le monde. Ses logiques portent préjudices non pas seulement à l'environnement mais aussi à la qualité de vie. De ce fait, son intérêt porté à l'écologie est une manière de réactiver ses recherches intellectuelles et politiques pour une « *défense de l'émancipation comme mouvement de l'auto-organisation spontanée d'espaces d'autonomie et de coopération volontaire des sujets cherchant une alternative concrète à l'ordre économique et social du capitalisme actuel* ».

Selon Arno Münster. André Gorz ou le socialisme difficile, Lignes, Paris, 2008.

Ce qu'il dénonce fortement dans le capitalisme est l'objectif « d'usage » de tout ce qui est produit car sans cette intention, ne trouvant pas preneur, le système de consommation se déséquilibre. André Gorz montre à travers plusieurs exemples, dont celui de l'obsolescence, que cette logique conduit à des aberrations écologiques, notamment en ce qui concerne les ressources naturelles mais aussi économiques et sociales. Il démontre la possibilité de sortir de cette « crise » par une solution « démocratique, coopérative et anti productiviste » indispensable selon lui. Pour Gorz, le cœur de la lutte se porte sur la notion de productivité et donc du

« Il faut d'emblée poser la question franchement : que voulons-nous ? Un capitalisme qui s'accommode des contraintes écologiques ou une révolution économique, sociale et culturelle qui abolit les contraintes du capitalisme, et par là même, instaure un nouveau rapport des hommes à la collectivité, à leur environnement et à la nature ? »

temps de travail. Sa réduction permet à la fois de dégager des sphères d'autonomie où chacun est maître de son temps et non subordonné à la production. *« Non seulement on peut vivre mieux en travaillant moins et en consommant moins et autrement, mais cette limitation volontaire et collective de la sphère de la nécessité permet dès à présent une extension de la sphère de l'autonomie, c'est-à-dire de la liberté. »* Cet idéal peut être comparé avec la description de l'organisation sociale dans le livre *Utopia* de Thomas More qui visait à un plein épanouissement des individus dans leur temps libre mais aussi dans leur travail.

Leur écologie et la nôtre,
Les Temps Modernes, mars
1974. Repris dans *Ecorev'*
n°22, printemps 2006.

De plus, la notion d'autoproduction mise en évidence devient favorable pour l'accroissement de la sphère d'autonomie. Celle-ci sollicite le partage avec autrui, la production coopérative et la mise en commun d'outils et de biens. André Gorz ne perd pas espoir et dit repérer les tendances sous forme de « la gratuité » qui donneraient la possibilité à cette société nouvelle d'éclore. Société souhaitée, société rêvée depuis déjà bien des temps. Ainsi s'ouvrirait l'opportunité du partage de la richesse par la gratuité :

« L'économie visible, dite formelle, n'est qu'une partie relativement réduite de l'économie totale. Sa domination sur celle-ci a rendu invisible l'existence d'une activité première faite d'activités, d'échanges et de relations non marchands par lesquels sont produits le sens, la capacité de coopérer, de sentir, de se lier aux autres, de vivre en paix avec son corps et la nature. C'est dans cette autre économie que les individus se produisent humains, à la fois mutuellement et individuellement, et produisent une culture commune. La reconnaissance du primat des richesses externes au système économique implique l'exigence d'une inversion du rapport entre la production de « valeur » marchande et la production de richesse « inéchangeables, inappropriables, intangibles, indivisibles, inconsommables » : la première doit être subordonnée à la seconde. »

André Gorz, *L'Immatériel*.
Connaissance, valeur et
capital, Galilée, Paris, 2003

Sa vision, comme décrite dans le texte ci-dessus, est capable d'apporter des clés de compréhension dans le projet de l'élaboration d'une structure qui à pour objectif de répondre au besoin d'autonomie en créant d'autres richesses que seulement des valeurs marchandes. André Gorz ajoute que *« le grand espoir de la production hors-marché, de la production et de la consommation durable, l'organisation de l'économie centrée autour des besoins et non du profit, c'est au Sud de la planète qu'il se profile aujourd'hui »* !

« Ce qui est en jeu dans le mouvement écologique, est toute la conception, toute la position des rapports entre l'humanité et le monde. »

IVAN ILLICH

Tiré de l'article Ivan Illich :
chrétien, libertaire, écologiste de Romain Felli

Le second auteur, Ivan Illich, naît également à Vienne dans les années d'entre deux guerres. Il est un personnage important de la critique de la société industrielle et un penseur clé de l'écologie politique. Il dénoncera majoritairement la notion de « progrès » du toujours plus, toujours mieux lié au capitalisme.

Selon lui, *« les individus qui ont désappris à réclamer leurs propres droits, deviennent les proies de la méga machine qui définit à leur place leurs manques et leurs revendications »*. Ce type de société conduit les hommes à ne plus maîtriser leur environnement, ni leurs outils, ni leurs productions et de ce faite, cette société détruit sa propre capacité d'autonomie. Par opposition, Ivan Illich dessine les contours d'une société dite « conviviale », c'est-à dire *« une société où l'outil moderne est au service de la personne intégrée à la collectivité, et non au service d'un corps de spécialistes. Conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil »*.

Ce point de vue vient confirmer le besoin et la nécessité de renouer aujourd'hui avec un savoir propre à l'individu ou il pourrait avoir plein contrôle sur sa vie. Cette notion apparaît, comme mentionnée précédemment, dans le désir des communautés utopiques de permettre à l'homme sa pleine émancipation, tel était le souhait mis en avant par la construction de l'ensemble de la Familistère de Jean-Baptiste André Godin.

CORNELIUS CASTORIADIS

L'article d'Antoine Chollet et Romain Felli intitulé : Cornelius Castoriadis, l'écologie comme autonomie permet d'avoir un troisième regard sur la notion d'autonomie et d'émancipation. En effet, selon lui, l'objectif d'autonomie passe par l'émancipation vis-à-vis d'un système technique et productif. Il établit le rapport avec le mouvement écologique comme *« un des mouvements qui tend vers l'autonomie de la société. »* De plus, il ne manque pas de mettre en comparaison le mouvement ouvrier et le mouvement écologiste comme tous deux cherchant l'autonomie et l'émancipation des institutions du capitalisme. Cependant, le mouvement ouvrier dénonçait principalement la dimension de l'autorité alors que le mouvement écologique remet en question la structure même des besoins et du mode de vie.

Selon Castoriadis, le développement de l'autonomie doit s'effectuer par une démocratie et ne peut pas avoir lieu sans autolimitation. En effet, les limites ont besoin d'exister mais elles ne doivent pas être prise par une autorité supérieure mais au contraire elles doivent naître d'une décision collective. C'est dans cette pensée que se rencontre la conception politique et la préoccupation écologique de Castoriadis.

Cornelius Castoriadis et Daniel Cohn-Bendit, op. cit., p. 36-37.

Cette notion d'autolimitation renvoie à l'idée de limite physique instaurée par les modèles des communautés utopiques en ayant la volonté d'être contenue dans un ensemble que ce soit pour l'exemple d'Utopia de Thomas More au sein de l'enceinte de la ville ou du cas de Charles Fourier par ces bâtiments communautaires. La communauté forme un ensemble, délimitée et contenue par son nombre d'habitants qui ne dépasse généralement pas les quelques milliers. Cette volonté apparaît de manière à pourvoir maintenir la vie communautaire tout en instaurant cette notion de limite utile à son bon fonctionnement. En soit, être autonome était bien l'objectif ultime de chaque communauté utopique.

Nous avons ici peut-être, par ces trois articles, la clé du réel dysfonctionnement des communautés utopiques qui ont, malgré elles, vécues trop peu de temps. En effet, elles ne pourront qu'exister du moment que « *des changements profonds aient lieu dans l'organisation psycho-sociale de l'homme, dans son attitude à l'égard de la vie, dans son imaginaire. Il faut que l'idée que la seule finalité de la vie est de produire et consommer davantage soit abandonnée* ».

Cornelius Castoriadis, « L'écologie contre les marchands » (1992), in *Une société à la dérive, Entretiens et débats 1974-1997*, Paris, Seuil, 2005, p.243-244.

L'idée fondamentale développée par ces trois auteurs est celle de la possibilité d'imaginer des sociétés « autonomes ». En donnant une définition et en apportant des clés de compréhension sur son fonctionnement, ces trois auteurs renouent ainsi avec les questions qui ont motivé ce travail.

Aujourd'hui comment pouvons-nous actualiser ces questionnements ? Comment matérialiser ces pensées et ces objectifs dans une architecture à vocation de réunir et libérer l'homme ? La structure communautaire apporte des débuts de réponses.

ÉCOLOGIE OU L'EXPÉRIMENTATION LOCALE

Le terme « écologie » du grec oikos « maison », « habitat » et logos « science », « connaissance » Ecologie ou science de la maison, de l'habitat.

Historiquement, c'est au 19ème siècle que l'écologie est reconnue dans le domaine scientifique. Cependant, l'écologie est devenue prédominante seulement dans la seconde moitié du 20ème siècle. C'est par le constat des limites de la biosphère que la pensée écologie émerge impliquant la nécessité de repenser la société et son organisation.

Des utopies réalisables, collectif, propos recueillis dans le chapitre Écologie, utopies et dystopie de Dominique Bourg

L'écologie développe deux expressions l'une nourrit par la vision scientifique l'autre basée sur les propos d'André Gorz et Ivan Illich relatés dans le paragraphe précédent. Cette vision est fondée sur les aspects sociaux du mieux vivre ensemble comme finalité pour un changement social possible. C'est en ceci que repose la vision utopique de la pensée écologie.

Cependant, les opposants de la pensée écologique affirment qu'elle possède des limites pour réformer la société. Cette barrière réside du fait qu'elle ne possède aucun modèle alternatif global. L'idée que seul le néolibéralisme peut assurer une réalité économique et sociale possible exclu toutes autres alternatives. Mais n'est pas donc là la différence de la pensée écologie ? N'est-ce donc pas son rôle et sa volonté d'agir localement ? Ceci pour un changement global ?

Propos tirés du film En quête de sens

Dominique Bourg citant Serge Moscovici

Les nouvelles perspectives et propositions mises en place par l'utopie écologique recourent donc à l'expérimentation sociale locale. Ce besoin est motivé par la nécessité de renouer avec le statut de producteur et ainsi soulève l'importance de passer de simple *consommateur* à *producteur-créditeur*. Car ainsi décrit Dominique Bourg « dans le même mouvement, alors que la liberté de l'individu producteur décroît, croît celle du consommateur. » Imaginer des expérimentations locales, c'est permettre à chaque individu de devenir producteur de sa propre subsistance.

La pensée écologique basée sur les changements sociaux comme finalité influence donc les modes de vie. Alors que le "genre de vie" constitue les déterminants collectifs et structuraux de nos existences et que le "style de vie " représente les espaces des choix individuels, la gammes des possibles, les "modes de vie" se déterminent par l'espace où se conjuguent les dimensions collectives et individuelles. Dominique Bourg pose la question suivante : comment trouver la liberté en termes de choix collectifs de mode de vie ? C'est ainsi que naît la volonté d'instituer un droit à l'expérimentation sociale territoriale. Ce droit permettrait à des collectifs de pouvoir s'organiser autrement sur un territoire. Il recommande un pluralisme des modes de vie permettant la construction d'une solidarité communautaire.

« Les ilots organisationnels pour lesquels nous plaidons constituent aussi des centres de résilience particulièrement opportuns. »

Citation de Dominique
Bourg *Écologie, utopies et
dystopie*

Dominique Bourg explique l'expérimentation sociale territoriale par un nombre d'habitants, suffisant pour être significatif, d'un territoire donné. Ce territoire pourrait être un quartier urbain, un village ou zones plus étendues. Quelle échelle donc pour ces expériences ? C'est avec ces réflexions d'expérimentation locale que la veine utopique de la pensée écologique reste actuelle.

La communauté utopique vu le long de cette recherche constitue autant de lieux qui offrent d'autres relations, d'autres modes de vie que ceux présents dans la société mise en place. Ainsi, la communauté utopique représente par excellence une expérimentation sociale territoriale et propose une échelle possible.

LIEUX AUTRES

ZONES AUTONOMES PERMANENTES

Ces zones « fonctionnant différemment » peuvent être mises en relation avec les zones autonomes permanentes appelées également PAZ. Elles représentent des communautés qui conservent leur autonomie envers les gouvernements reconnus ou les structures de l'autorité dans lesquelles elles s'inscrivent, comme celui de l'État, restant en dehors de tout contrôle.

Définition tirée du site
http://www.anarchisme.wikibis.com/zone_autonome_permanente.php

L'expression de zone autonome permanente s'applique à tous types d'espaces, groupes ou coopérations accessibles à la communauté et fondés sur l'autonomie et sur des principes antiautoritaires au sein d'une communauté égalitaire. Ceci peut être caractérisé par des centres communautaires autonomes tenus en collectivité, des espaces de vie communautaire tels que des communes, squats et villages auto-suffisants, par des écoles indépendantes ou centres auto-éducatifs. Les PAZ peuvent également être représentés par des espaces verts communautaires préservant la nature, par des organisations tenues en collectivité ou des réseaux promouvant une autonomie locale et un système non hiérarchisé ou par des organismes libres d'information tels que éditeurs, stations de radio pirates, centres anarchistes ou espaces internet et groupes à but non lucratif rendant service à la communauté.

Un des exemples connus de PAZ est le quartier de Christiania dans la ville de Copenhague au Danemark. Elle s'est autoproclamée « ville libre de Christiania ». Fondé en 1971 elle possède aujourd'hui environ mille habitants. Ce quartier partiellement autogouverné possède un statut semi-légal de communauté indépendante.

PAZ Ecovillage représente un second exemple de zone autonome permanente. Oasis de biodiversité situé au Texas à proximité de la frontière avec le Mexique dans le désert Chihuahua, ce lieu se dédie à l'autonomie, au développement durable, à la liberté et à la paix face aux valeurs conventionnelles de la société.

De plus, dans le désert de Chihuahua, côté mexicain, des communautés se sont installées fonctionnant indépendamment des lois mexicaines. Au sud, dans l'état du Chiapas, des zones autonomes permanentes sont également présentes. Elles ont été établies à la suite de la révolte zapatiste de 1994 et sont représentées aujourd'hui par les municipalités rebelles Zapatistes autonomes. Elles sont gouvernées de l'intérieur par des assemblées générales et des conseils composés de membres de la communauté.

Ces lieux sont donc perçus comme des « lieux autres » possédant ses propres règles, sa propre organisation. Cette notion fait appel à celle que Foucault nomma hétérotopie, des utopies qui ont pris lieux et qui constituent « ces espaces autres ».

HÉTÉROTOPIES

Michel FOUCAULT
Les Hétérotopies, France-
Culture, 7 décembre 1966.)

« Ces hétérotopies ont toujours un système d'ouverture et de fermeture qui les isole par rapport à l'espace environnant. [...] L'hétérotopie est un lieu ouvert, mais qui a cette propriété de vous maintenir au dehors. [...] Entièrement fermée sur elle-même, qui n'est rattachée par rien au reste du monde. » « C'est là sans doute qu'on rejoint ce qu'il y a de plus essentiel dans les hétérotopies. Elles sont la contestation de tous les autres espaces. Une contestation qu'elles peuvent exercer de deux manières : en créant une illusion qui dénonce tout le reste de la réalité comme illusion, ou bien, au contraire, en créant réellement un autre espace réel aussi parfait. »

Ainsi la communauté utopique est-t-elle vue comme un *lieu autre*, un lieu hors de la société, un lieu illusoire ou parfait? Cette expérience sociale territoriale pourrait-elle devenir plus courante faisant de ce *lieu autre* un modèle, une structure pour un développement des zones oubliées? Ne pourrait-elle pas permettre un nouveau modèle de développement plus juste, ainsi basé sur la communauté ?

CONCLUSION

Cette réflexion peut être conclue en reprenant les propos de Sébastien Marot à propos des utopies. Comment peut fonctionner le tout, l'ensemble ? C'est le point commun de toutes les utopies. « Comment vivre mieux ? » constitue la question générale de l'utopie du début du 19^{ème} siècle puis des années 1950 à 1970. Aujourd'hui le thème de l'utopie ne se rapporte plus à un « mieux vivre » mais traite la notion de « survie ». La vision actuelle de l'utopie pour le futur se traduit par « comment va-t-on survivre ? » « Va-t-on réussir à léguer un monde meilleur ? » Ainsi, cette question remplace celle initiale de l'utopie.

Aujourd'hui la réflexion sur la totalité s'opère par le prisme de la mondialisation. Qu'est ce le monde ? Le monde c'est la planète. La mondialisation apporte ainsi une vision unique du tout. Mais la question « qu'est ce qu'un monde ? » devrait se poser à nouveau. « Un monde n'est-il pas une multiplication de mondes ? » Sébastien Marot définit le mot monde par un « territoire dans lequel on pourrait imaginer projeter sa vie. » Un territoire où l'on pourrait penser vivre, donc habiter, travailler et se divertir. Un monde que l'on pourrait choisir. Que faut-il donc pour faire un monde ? C'est la question que se pose l'utopie.

Selon lui, les composantes de la mondialisation ne sont pas complètes et ne peuvent former un monde. Cette situation engendre un besoin actuel d'approfondir les territoires. L'idée d'égalité où tous auraient accès à tous les territoires pour faire partie de « cette grande sphère qu'est le monde » ne se produira pas. Le monde ne pourra le supporter. Quelque soit les progrès, la croissance a une limite. Aujourd'hui la technique en représente le moteur. Cependant, le développement, bien qu'il ait lieu, est en train de décliner conditionné par la limite énergétique. Pour Sébastien Marot la solidarité doit se faire dans l'autre sens. « On doit épouser la condition et la limite du monde des laissés-pour-compte, épouser leur horizon et donc leurs limites. » Partager le territoire et mettre en commun sont nécessaire dans ces limites où tous se trouvent. L'effort de réfléchir sur la totalité s'impose. Des essais de « refaire monde » prennent place dans les endroits déçus, délaissés par la mondialisation. Ils tentent de « refaire monde » dans des espaces qui représentent « des chutes du monde mondialisé ». Approfondir les territoires en retrouvant un sens du monde local, c'est ainsi que s'ancre et se constitue l'utopie pour aujourd'hui.

Conférence donnée par
Sébastien Marot
le 27.10. 2015 à l'EPFL
Vidéo disponible sur le site
du laboratoire d'urbanisme
lab-u
<http://lab-u.epfl.ch/page-126081-fr.html>

Construire des mondes, c'est dans ce contexte que la communauté peut prendre place comme mode d'habiter d'une société voulue plus diverse. La question se pose sur la communauté et sur le territoire dans lequel elle peut s'inscrire. La communauté utopique peut-elle « refaire monde » ? La communauté utopique serait-ce une voie pour retrouver une exploitation locale du territoire par la notion d'autonomie qu'elle porte en elle ? La communauté utopique serait-elle un moyen de développer ces zones « oubliées de la globalisation, de la mondialisation » ? Cherchant les clés nécessaires pour « faire monde », c'est du moins ce que cette recherche a tentée d'apporter par le biais de la communauté utopique. Elle est sûrement une réponse littéraire, peut-être même une vision idéaliste. Elle a cependant le mérite d'interroger et d'alimenter ce questionnement, renouant avec le rôle fondamental de l'utopie dans l'histoire et dans la société, « l'art d'espérer ».

BIBLIOGRAPHIE

- BIBLE, traduction de Louis Segond, Genève, 1975
DE MONCAN Patrice, *Villes rêvées*, Les Éditions du Mécène, Espagne 2003
EATON Ruth, *Cités idéales, l'utopisme et l'environnement (non) bâti*, Fonds Mercator, Anvers, 2011
MAY John, *Handmade Houses & Others Buildings, the world of vernacular architecture*, Thames & Hudson, 2010
MINERVA Nadia, *Jules Verne aux confins de l'utopie*, L'Harmattan, Paris, 2001
Auteurs Divers, *Utopie, La quête de la société idéale en Occident*, Editions Fayard, Paris, 2000
MORE Thomas, *L'Utopie*, Libro, Paris, 2014
- BRAUMAN Annick, *Le familistère de Guise ou les équivalents de la richesse*, Editions des Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 1977
BETTELHEIM Bruno, *Les enfants du rêve, une expérience d'éducation communautaire dans un kibboutz d'Israël*, Robert Laffont, Paris, 1974
CHAÏBI Olivier, *Lechevalier Jules, pionnier de l'économie sociale (1806-1862) : des socialistes «utopiques» aux modèles coopératifs*, 2009
DRAPERI Jean-François, *Godin, inventeur de l'économie sociale*, Editions REPAS, 2014
NORIEGA Sergio Ortega, *El Eden subvertido, la colonizacion de Topolobampo, Serie Historia*, Mexico, 1978
- FISHMAN R., *L'Utopie urbaine au XXe siècle : Ebenezer Howard - Frank Lloyd Wright - Le Corbusier*, 1979
HOWARD Ebenezer, *Les Cités-Jardins de demain*, Dunod, Paris, 1969
MANIAQUE Caroline, *Go West, Des architectes au pays de la contre-culture*, Editions Parenthèses, Marseille, 2014
SOLERI Paolo, *Arcologie la ville à l'image de l'homme*, Editions Parenthèses, 1969
- CAVIN Joëlle Salomon et MARCHAND Bernard, *Antiurbain, origines et conséquences de l'urbaphobie*, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010
Collectif, *Des utopies réalisables*, éditions A-Type, 2013
LEFEBVRE Henri, *Du Rural à l'Urbain*, Anthropos, 2001
MUMFORD Lewis, *Le déclin des villes ou la recherche d'un nouvel urbanisme*, Édition France-Empire, 1970
RABHI Pierre Rabhi, *Le Manifeste pour des Oasis en tous lieux*, ouvrage collectif sous la direction de Pierre Rabhi, 1997
VENTURA Emmanuel, *Architecture utopique, Imaginaire ou visionnaire?*, Editions Favre, Lausanne, 2014

ARTICLES

- La quête de la cité idéale: l'Utopia
http://www.cdu.urbanisme.equipement.gouv.fr/IMG/pdf/utopia_cle17cefc.pdf
- Familistère de Guise : Dossier de presse de l'exposition du 10 juin 2014
www.familistere.com
- ACHOUCH Yuval et MORVAN Yoann, Kibboutz et «villes de développement» en Israël : Les utopies sionistes, des idéaux piégés par une histoire tourmentée, *Spatial justice*, n° 5, déc. 2012 - déc. 2013
<http://www.jssj.org>
- HANS PERRIER Patrice, La cité utopique de Paolo Soleri, Esquisse d'une ville organique en plein désert de l'Arizona, publié le 22 novembre 2013
<http://www.les7duquebec.com/7-dailleurs-invites/la-cite-utopique-de-paolo-soleri/>
- Entre l'utopie et la réalité, il n'y a que le temps qui passe, publié le vendredi 16 mai 2014
<http://www.letemps.ch/societe/2014/05/16/entre-utopie-realite-y-temps-passe>
- La revue Libération, Le Familistère de Guise, Un Palais Social, Libération n° 9139 du jeudi 30 septembre 2010
- André Gorz, l'écologie comme politique, Ivan Illich : chrétien, libertaire, écologiste, Cornelius Castoriadis, l'écologie comme autonomie, de Romain Felli
http://liege.mpoc.be/articles/Felli-Romain_Gorz-Illich-Castoriadis_2009-LRD.pdf

DOCUMENTAIRES

- En quête de sens, de Nathanaël Coste et Marc de la Ménardière
- Les Hétérotopies, de Michel Foucault, France-Culture, 7 décembre 1966
<https://www.youtube.com/watch?v=lxOruDUO4p8>
- Utopie 1/2, Interview Arte, Frédéric Rouvillois, sociologue
http://www.dailymotion.com/video/xaz92h_utopie-1-2_webcam

SITES

- http://www.habiter-autrement.org/05.eco-village/05_eco.htm
- <http://laboratoireurbanismeinsurrectionnel.blogspot.ch/>
- <http://www.cicopa.coop/>
- Utopies éco-architecturales du XXe siècle : les villes flottantes
<http://une-histoire-de-lutopie.edel.univ-poitiers.fr/exhibits/show/experimenter/urbanisme-et-architecture/utopies---co-architecturales-d>
- Vingt mille lieux sur les mers
http://www.lemonde.fr/culture/visuel/2015/05/10/vingt-mille-lieux-sur-les-mers-comment-les-architectes-voient-la-vie-sur-l-eau_4625327_3246.html

ICONOGRAPHIE

Fig 1: La Cité du Soleil de Tommaso Campanella
<http://enigm-art.blogspot.ch/2013/01/cites-ideales-et-utopie-en-peinture.html>

Fig 2: L'île d'utopie
more_thomas_utopiae_insulae_figura_1516

Fig 3: Île de Tenochtitlan, ancienne capitale de l'empire aztèque
http://www.allposters.fr/-sp/Tenochtitlan-Capital-City-of-Aztec-Mexico-an-Island-Connected-by-Causeways-to-Land-c-1520-Affiches_i2876060_.htm

Fig 4: Île d'Utopie illustration d'Abraham Ortelius, 1595
<http://jordigran.com/benvinguts-a-la-utopia/>

Fig 5: Île de Tenochtitlan, ancienne capitale de l'empire aztèque
<https://ferrebeekeeper.files.wordpress.com/2010/06/tenochtitlan2.jpg>

Fig 6: Procédé ingénieux de chaleur artificielle pour l'élevage de poulet
 Illustration tirée du livre: Utopie, La quête de la société idéale en Occident, Editions Fayard, Paris, 2000

Fig 7: Réfectoire
 Illustration tirée du livre: Utopie, La quête de la société idéale en Occident, Editions Fayard, Paris, 2000

Fig 8-9: Toulouse, Vue intérieure et extérieure
<http://whc.unesco.org/fr/list/1113/gallery/>

Fig 10: Toulouse, schémas
 Illustration tirée du livre: MAY John, Handmade Houses & Others Buildings, the world of vernacular architecture, Thames & Hudson, 2010

Fig 11: Repas dans la cour intérieure
<http://whc.unesco.org/fr/list/1113/gallery/>

Fig 12: Implantation dans le paysage
<http://whc.unesco.org/fr/list/1113/gallery/>

Fig 13 : Jérusalem Céleste
 Illustration tirée du livre: Utopie, La quête de la société idéale en Occident, Editions Fayard, Paris, 2000 p. 71

Fig 14 : Géographie du paradis terrestre
 Illustration tirée du livre: Utopie, La quête de la société idéale en Occident, Editions Fayard, Paris, 2000 p. 53

Fig 15 : Robert Owen 1771-1858
 Illustration tirée du livre: Utopie, La quête de la société idéale en Occident, Editions Fayard, Paris, 2000 p. 207

Fig 16 : Site de New Lanark en Ecosse
 Illustration tirée du livre: Utopie, La quête de la société idéale en Occident, Editions Fayard, Paris, 2000 p. 209

Fig 17 : Salle commune
<http://www.newlanark.org/learning-and-outreach/prices.shtml>

Fig 18 : New Lanark 1784 - 1800 Dessin
<http://lapisblog.epfl.ch/collection/detail.php?imageid=9265>

Fig 19 : La communauté de New Harmony
 Illustration tirée du livre: Utopie, La quête de la société idéale en Occident, Editions Fayard, Paris, 2000 p. 222

Fig 20: New Harmony de Robert Owen, gravé par F. Bates, 1838
<http://lapisblog.epfl.ch/collection/detail.php?imageid=9264>

Fig 21: Les Salines Royales de Claude-Nicolas Ledoux, 1775
<http://lapisblog.epfl.ch/collection/recherche.php>

Fig 22: Le Palais du Peuple
<https://fr.wikipedia.org/wiki/Phalanst%C3%A8re#/media/File:Phalanst%C3%A8re.jpg>

Fig 23: Le Phalanstère de Charles Fourier
 Illustration du livre: DE MONCAN Patrice, Villes rêvées, Les Éditions du Mécène, Espagne 2003

Fig 24: Les Salines Royales de Claude-Nicolas Ledoux
<http://lapisblog.epfl.ch/collection/detail.php?imageid=9027>

Fig 25: Affiche du dossier de presse Familistère de Guise
 Affiche du dossier de presse du 10 juin 2014 disponible sur le site www.familistère.com

Fig 26: Le Familistère de Guise
 BRAUMAN Annick, Le familistère de Guise ou les équivalents de la richesse, Editions des Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 1977

Fig 27: Plan du Phalanstère d'après Victor Considérant 1834
http://classiques.uqac.ca/classiques/fourier_charles/nouveau_monde/plans_phalansteres/nouveau_monde_plan_1.html

Fig 28: Plan du Familistère de Jean-Baptiste Godin 1871
 BRAUMAN Annick, Le familistère de Guise ou les équivalents de la richesse, Editions des Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 1977

Fig 29: Cours intérieure d'origine
 Affiche du dossier de presse du 10 juin 2014 disponible sur le site www.familistère.com

Fig 30: Cours intérieure - 2015
 Photo personnelle

Fig 31: Plan des appartements
 BRAUMAN Annick, Le familistère de Guise ou les équivalents de la richesse, Editions des Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 1977

Fig 32: Magasin du Familistère
 Photo personnelle

Fig 33: Vue extérieure des logements du Familistère
 Image tirée du dossier de presse du 10 juin 2014 disponible sur le site www.familistère.com

Fig 34: Principales expérimentation socialistes au 19ème siècle
 Image de base tirée de la revue Libération, Le Familistère de Guise, Un Palais Social, Libération n° 9139 du jeudi 30 septembre 2010

Fig 35: Kibboutz, un siècle pour bâtir Israël
<http://www.la-croix.com/Actualite/Monde/Kibboutz-un-siecle-pour-batir-Israel-2013-12-18-1077614>

Fig 36: Esquisse du plan d'aménagement du Kibboutz Samar fondé en 1976
<http://www.jssj.org/article/les-utopies-sionistes-des-ideaux-pieges-par-une-histoire-tourmentee-kiboutz-et-villes-de-developpement-en-israel/>

Fig 37: Évolution du logement au Kibboutz. Dessin de l'architecte Vitorio Corinaldi.
<http://www.jssj.org/article/les-utopies-sionistes-des-ideaux-pieges-par-une-histoire-tourmentee-kiboutz-et-villes-de-developpement-en-israel/>

Fig 38: Kibboutz, vue aérienne
<http://www.eco-blog.fr/2011/07/autarcie-communaute-utopie-kibboutz/>

Fig 39: Carte des États-Unis Indication de la migration vers l'ouest de l'architecture alternative
Illustration de William Chaïtkin tirée du livre *Go West! Des architectes au pays de la contre-culture* de Caroline Maniaque

Fig 40: Maison-bateaux de Waldo Point, baie de Sausalito
<http://www.nycreligion.info/wp-content/uploads/2013/12/SausalitoFleetE.jpg>

Fig 41: Communauté de Drop City
https://en.wikipedia.org/wiki/Drop_City#/media/File:DropCity.jpg

Fig 42: Le grand dôme
<http://museumarteutil.net/projects/drop-city/>

Fig 43: Vue de Drop City
MANIAQUE Caroline, *Go West, Des architectes au pays de la contre-culture*, Editions Parenthèses, Marseille, 2014

Fig 44: Plan du grand dôme
MANIAQUE Caroline, *Go West, Des architectes au pays de la contre-culture*, Editions Parenthèses, Marseille, 2014

Fig 45: Élevage
Utopie, *La quête de la société idéale en Occident*, Editions Fayard, Paris, 2000

Fig 46: Comparaison de l'empreinte au sol
SOLERI Paolo, *Arcologie la ville à l'image de l'homme*, Editions Parenthèses, 1969

Fig 47: Communauté d'Arcosanti
http://yank.to/Photos/2004/2002-02-00_Arcosanti/

Fig 48: Cités-jardin de E.Howard
HOWARD Ebenezer, *Les Cités-Jardins de demain*, Dunod, Paris, 1969

Fig 49: Île, illustration
<http://www.matthieu-bonato.com/Dystopie-Utopie>

Fig 50: Projet Superstar
<http://inhabitat.com/mad-architects-superstar-mobile-city/>

Fig 51: Projet Lilypad
http://www.lemonde.fr/culture/visuel/2015/05/10/vingt-mille-lieux-sur-les-mers-comment-les-architectes-voient-la-vie-sur-l-eau_4625327_3246.html

Remerciements

*Merci à Yves Pedrazzini pour le suivi et les idées,
Merci à Inès Lamunière pour ses suggestions,
Merci à Marie Chatel, Gilles Descloux, Tina Straubhaar, amis fidèles,
pour leur intérêt, conseils et illumination soudaine,
Merci à Damien, pour ses petits points,
Merci bien évidemment à mes parents, les meilleurs.*